

SOUVENIRS SAINLAMBERIENS

Anecdotes et réflexions



Antonio CASTRO



*À la mémoire de
Jean-Claude Ferrand*

À « Vers la Vie » son œuvre



Sculpture de Vincent Rousseau (1865-1954)

Introduction

De ces souvenirs, de ces anecdotes se détachent les lignes qui ont guidé notre action auprès de ces jeunes.

Tout faire pour mettre en évidence leurs possibilités, leurs qualités, valoriser leurs aptitudes. Les débarrasser de l'idée d'exclusion, de la marginalisation où ils avaient échoué, où les manques, les carences affectives les avaient plongés. Les rendant souvent révoltés et hargneux, comportement qu'on va qualifier de trouble du « comportement et de la personnalité ».

Dans bien des cas dans ce récit, cette recherche de valorisation va se manifester.

*Aussi faire que les jeunes s'impliquent dans un projet, en soient partie prenante, favoriser les initiatives les amenant à se prendre en charge et participer à leur propre formation : **être les acteurs principaux de leur intégration.***

Bien sûr nous avons eu des ratés, mais pour beaucoup dans ces 25 - 30 premières années, nous leur avons fourni le cadre, l'entourage et les moyens qui leur ont permis de se tirer de l'ornière, souvent par eux-mêmes. Et je dois dire que dans bien des cas leurs réussites ont dépassé nos espérances.

Dans les premières années de fonctionnement, Jean-Claude Ferrand avait réussi à constituer une équipe hétéroclite mais complémentaire. Nous avions tous un « vécu » professionnel antérieur et venions par choix vers cette forme d'éducation – d'action sociale.

Nous avions aux cours de ces vies précédentes acquis des connaissances que nous allions pouvoir mettre au service de ces jeunes.

Nous qui venions du Scoutisme, avions dans le domaine de l'animation, les connaissances apprises dans les centres de formation propres aux Eclaireurs, formations assez poussées, du « camp école préparatoire » aux séjours de perfectionnement - CERA (camp d'entraînement des responsables aînés)

- Formations spécifiques ; nature, montagne, nautisme, spéléologie, sports aériens, plongée sous-marine.

- Activités manuelles.

D'autres avaient été journaliste, plombier, mécanicien, ingénieur, horticulteur, électricien, enseignant.....

Et puis surtout le génie de Jean Claude Ferrand pour animer cet ensemble apparemment disparate.

« Educateur ... Ce n'était pas son métier, c'est pourquoi il ne le faisait pas trop mal. »

Parole d'un jeune in « Donner la parole à ceux qui ne l'on pas eue »

- ECLAIREURS de France, Association laïque du Scoutisme Français, la première créée en France en 1911

, puis en 1964 Éclaireuses et éclaireurs de France.

Peu après : Eclaireurs Unionistes – Protestants

1920 : Scouts de France catholiques. Eclaireurs Israélites. Scouts musulmans de France.

Chez les filles : Fédération Française des Eclaireuses (F.F.E)

3 sections : Neutre, protestante, Israélite, rattachées à partir de 1964 aux mouvements de garçons correspondants.

Guides de France – catholiques

- Aux éclaireurs de France :

Article I des statuts :

L'association a pour objectif final de préparer des citoyens conscients des problèmes sociaux et soucieux de les résoudre.

L'association ne sépare pas le devoir civique de la lutte pour libérer l'homme de tout asservissement.

Ces associations regroupées au sein du Scoutisme Français, reconnues d'utilité publique, sont agréées et reconnues par le bureau international.

« Le scoutisme est l'école de la citoyenneté »

D'autres associations fascisantes pour la plupart, ni reconnues, ni agréées, issues de dissidences font de l'endoctrinement, et non de l'éducation, se servant du terme « scoutisme » malheureusement non protégé.

Je pense avoir entendu parler de Saint Lambert pour la première fois, fin 1947 ou début 1948.

C'était un des rares endroits de la région parisienne où les groupes Eclaireurs de France pouvaient aller en week-end ou pour des camps de quelques jours, comme le château de Cappy en forêt de Compiègne. On ne savait pas trop sous quelle forme ces propriétés appartenaient au scoutisme. ? En tout cas, on y était tranquille. On pouvait y faire ce qu'on voulait : monter nos tentes, faire du feu, couper du bois à condition de tout laisser propre et dans l'état où on l'avait trouvé ; ce qui va de soi pour des éclaireurs.

Il y avait cette grande bâtisse où on n'allait guère, ouverte à tous les vents, et dont la plupart des fenêtres n'avaient que des lambeaux de vitres et bien sûr, ni eau, ni électricité. Dans les pièces du rez-de-chaussée, les poules circulaient librement. Ces bêtes appartenaient au fermier gardien, M. Bieleki, fermier polonais, parlant peu et difficilement français. Par quel cheminement avait-il atterri là ? Je l'ignore ! Pendant et après la guerre, combien de personnes se sont trouvées déplacées ! Ce fermier logeait dans le bas de la propriété dans les bâtiments dits « la ferme ». On y allait pour l'eau et il nous vendait des œufs, du lait et parfois un poulet ou un lapin, ce qui était appréciable ; il y avait encore le rationnement qui n'a été supprimé que tout au début de 1949.

Devant la grande bâtisse dite parfois « le château », il y avait une grande pièce d'eau très envasée, limitée à droite par un système de vannes en bois, traces de ce qui avait été la régulation du débit d'eau pour l'ancien moulin dont les restes se trouvaient vers « la ferme ». En amont de ces vannes, se formait une retenue d'eau où l'on pouvait se baigner. L'eau était absolument limpide, on y faisait la vaisselle. Parfois aussi, on faisait un barrage sur le cours de la petite rivière, le Rhodon, là aussi, on pouvait se baigner.



J'étais allé à St Lambert quelques fois quand j'avais une troupe, groupe de 20 à 30 jeunes de treize à seize ans.

A partir de juin 1948, j'avais changé de branche et je faisais partie d'un « clan », de seize à vingt ans ou plus. Là, on fréquentait plutôt les rochers d'escalade de Fontainebleau.



En août 1950, j'ai fait la connaissance de Jean-Claude FERRAND. C'était au bord de l'Ariège au centre national spéléo des Eclaireurs de France. Il campait là avec la troupe de son groupe : la troupe Joseph Bara (Joseph Bara était un jeune Tambour des soldats de l'An II. Pris par les royalistes, fusillé à quatorze ans ; Il était mort en criant : « vive la Nation ! »).

Son groupe était le groupe La Hire.

Moi, j'étais là avec mon clan, le clan Claude Sommer, dont j'étais un des responsables. Ce clan était spécialisé en spéléo. Jean-Claude voulait que l'on initie les plus grands de ses éclaireurs aux techniques de la branche aînée.

On a beaucoup, beaucoup parlé, lui surtout et m'a fait part de ses projets. À l'époque, il était étudiant en médecine ; moi, j'étais prothésiste dentaire.

Son projet était de créer une structure pouvant prendre en charge des jeunes en difficultés d'insertion dans le passage au monde adulte, par des méthodes inspirées du scoutisme - désaccord avec les procédés encore en vigueur, de type carcéral, centres de redressement, genre bagnes d'enfants.

Le projet m'a grandement séduit et j'ai pleinement donné mon adhésion à l'entreprise.

La guerre n'était finie que depuis cinq ans et on avait encore l'enthousiasme post-libération. Cette guerre nous l'avions traversée dans des conditions pas toujours faciles : Jean-Claude, Belge, en instance de naturalisation. Quelques années avant, après avoir rallié l'Angleterre, il avait débarqué en Normandie avec l'armée belge, Capitaine, commandant une compagnie de chars, avait fait la jonction avec l'Armée Rouge en Tchécoslovaquie. Il avait même été Gouverneur militaire d'une petite ville allemande ! Le retour à la vie civile avait demandé une certaine adaptation.

Pour moi le chamboulement avait commencé en 1936 à Madrid, après le soulèvement franquiste. J'avais huit ans. Repliés en Catalogne avec ma mère et ma sœur, mon père était resté à son poste à Madrid.

Après deux ans passablement incertains, vers la fin, ni école, ni grand-chose à manger, j'étais devenu expert en ramassage de tout ce qui était mangeable : champignons, asperges sauvages, pignons de pin, sciage et fente de bois pour le feu.

Fin 1938, nous sommes arrivés en France. Mon père ne nous a rejoints qu'en février 1939. Quelques mois de répit et en septembre, on recommençait. En juin 1940, l'occupation pour quatre ans. Devant nous tenir très tranquilles pour ne pas risquer d'être reconduits à la frontière ou déportés, ce qui a été le sort de beaucoup de républicains espagnols. Apprendre le français et faire pour moi une scolarité un peu décousue...

En août 1949, avec mon groupe spéléo, j'ai eu un accident lors de l'exploration du Gouffre du Caladaire dans les Alpes de Haute Provence. Et après 140 jours dans le plâtre pour fractures, j'entamais une convalescence.

Quand j'ai connu Jean-Claude, je n'étais sorti de l'hôpital d'Avignon que depuis sept mois. Sa proposition m'intéressait énormément car dans mon travail de prothésiste, la position penchée sur l'établi m'était pénible à cause de mes fractures à la colonne vertébrale. J'avais perçu mon indemnité d'assurance et j'avais de quoi voir venir. Mais ça s'est tout de même révélé insuffisant pour aller jusqu'à l'ouverture de l'établissement.

De retour à Paris, on a commencé à essayer de concrétiser le projet. Nous avons cherché des châteaux à vendre, Val de Loire ou Midi, on aurait préféré. Un jour au siège national des Eclaireurs de France, René Duphil, Commissaire Général, au courant du projet, a proposé St Lambert. On allait pouvoir en faire quelque chose d'utile.

Nous sommes allés à St Lambert que nous avons regardé sous un angle différent. Fin 1950, on avait encore fait un camp dit « de vie rude » avec nos éclaireurs. Un froid de canard. André Ferrand, le frère de Jean-Claude, se baignait au milieu des glaçons dans la retenue d'eau !

Au lendemain de la guerre, cette propriété avait été achetée par une association interfédérale du Scoutisme Français : « L'Aide Scoute » pour recevoir des gamins dont les parents issus du scoutisme avaient été victimes de la guerre. Le projet n'avait pas abouti, faisant double emploi avec le C.O.S.O.R. (Comité des Œuvres Sociales de la Résistance) et aussi heureusement parce qu'il n'y avait pas assez de jeunes ayant besoin d'être pris en charge par une telle structure.

Je me suis installé au Logis le 1^{er} avril 1951 au deuxième étage dans la seule chambre de toute la maison, dont la fenêtre avait ses quatre vitres, avec mon lit de camp et mon réchaud de camping. Le nom « Le Logis » n'a été utilisé que longtemps après, quand l'association a compté plusieurs établissements, pour les différencier. C'est le nom qui était inscrit sur une petite plaque émaillée à la porte donnant sur la rue, plaque maintenant disparue... Les anciens disent toujours : « St Lambert » ou « St Lamb ».

Les tout premiers travaux ont été réalisés par les aînés de mon clan : débroussaillage de ronces et orties arborescentes ! Abattage et déblayage d'une passerelle en bois en très mauvais état qui reliait deux terrasses du deuxième étage. Le bouchage et les raccords des trous de scellement des supports de cette passerelle ont été faits par deux camarades de mon clan accrochés aux échelles spéléo déroulées depuis les fenêtres de troisième. C'était un dimanche. Et le lundi l'un d'eux, Bernard Jeulin se tuait en tombant d'un échafaudage du chantier de l'école de médecine alors en construction rue des Saints-Pères à Paris.

Les premiers travaux que j'ai commandés au Logis ont été le remplacement des quelque cinquante vitres manquantes ou brisées.

De son côté, Jean-Claude créait l'association qui allait devenir « Vers la Vie ». « Vers la Vie » est le nom d'un groupe sculptural allégorique de Bruxelles. Il représente un adulte conduisant deux enfants vers l'avenir. Le nom pour l'association avait été proposé par Mme Ferrand mère.



Jean-Claude se débattait avec les administrations, aidé et conseillé par :

- René Duphil, Commissaire Général des Eclaireurs de France.
- Pierre Buisson, commissaire national de la branche aînée aux Eclaireurs, il sera le premier président de « Vers la Vie ».
- Georges Duvoux, directeur d'un établissement à Herbault près de Blois, qui lui apprenait à naviguer dans les méandres des administrations.
- Monsieur Bougon directeur de l'O.P.H.S. (Office Public d'Hygiène Sociale). Ancêtre de la D.A.S.S. très favorable au projet.

Par Claudius Petit alors Ministre de l'urbanisme et de la reconstruction, ancien Eclaireur de France, on a pu obtenir des dommages de guerre. La propriété avait été achetée par monsieur Ferrand père et cet argent avait servi pour les travaux. L'association « Aide Scoute » avait accepté de n'être payée que lorsque l'établissement fonctionnerait. Les fonds disponibles seront malgré tout insuffisants et les débuts seront financièrement très durs : retards dans les règlements des fournisseurs et des entreprises. Quant à nos salaires n'en parlons pas !

Et là, je veux rendre hommage à deux entrepreneurs : H Guilbert, le peintre qui a été d'une patience presque infinie, et aussi à P Dauby, maçon, qui au moment où le plombier et l'électricien nous menaçaient des tribunaux, a pris à sa charge leurs factures, les a payées et attendu lui aussi des jours meilleurs pour être remboursé.

Les travaux de remise en état du bâtiment principal progressaient malgré les réticences de certains entrepreneurs. Il fallait être là pour les « encourager » et les faire intervenir dans un ordre logique. Tout était à refaire ou modifier, la maison avait été laissée à l'abandon ou presque et le voisinage avait prélevé ce qui était récupérable, canalisation de plomb par

exemple. La propriété avait été pendant la guerre occupée et avait même servi dans la partie basse marécageuse, à l'entraînement de chars !

Petit à petit, en un an, tout fut prêt.

Pendant les premiers mois où j'étais seul, j'avais fait la connaissance d'un vieux monsieur de quatre-vingts ans : l'ancien jardinier de l'avant dernier propriétaire Le Comte Philipon, il m'avait décrit la propriété telle qu'elle était de son temps dans les années 1920. Avec des allées gravillonnées et ratissées, des enclos pour cerfs et biches, une faisanderie, des bassins de pisciculture où il y avait parmi d'autres, des poissons verts à quatre pattes ? !! Après enquête, j'avais déduit qu'il s'agissait d'écrevisses ! Il m'avait aussi montré l'arbre au pied duquel il avait enterré le cheval préféré du Comte.

Pendant ces mois de « solitude », j'ai découvert et fait la connaissance du Claireau (Centre National des Ateliers Educatifs, à Chevreuse, issu de l'association « La Vie Active des Eclaireurs Unionistes) dirigé par René Dieleman « Z'ours » peu avant. C'était un centre de formation dans les métiers d'artisanat éducatif, dans un éventail très complet : poterie, menuiserie, sculpture sur bois, vannerie, reliure, gainerie, photo, forge, marionnettes, tissage, tapisserie....

Dès que j'avais un creux au Logis, je filais au Claireau, où j'accumulais des tas de connaissances qui allaient, par la suite, constituer le principal support de mon activité éducative au Logis.

Les grandes possibilités éducatives des activités manuelles de création, c'est par le Claireau et les techniques que j'y ai apprises, que j'ai pu introduire cette forme d'ergothérapie dans mon action éducative. Au Claireau, les réalisations étaient achevées, fonctionnelles, valorisantes, on faisait du vrai : des céramiques cuites, émaillées, des meubles finis, des photos tirées, contrairement à d'autres prétendues formations type bricolage de colonie de vacances.

C'est au Claireau que j'ai fait la connaissance d'Anne-Marie Dieleman, qui quelques années plus tard, après la fermeture des ateliers éducatifs, suite à un non renouvellement de bail, viendra nous rejoindre au Logis en qualité de maîtresse de maison. À l'époque des débuts du Claireau, A.M. Dieleman n'avait pas encore le permis de conduire et je l'emmenais faire ses courses avec la voiture de R Dieleman : une torpédo décapotable Berliet extraordinaire – sièges en cuir rouge – 6 cylindres – 16 chevaux – un capot long comme ça !



Quand j'étais au Claireau, je déjeunais là-bas, mais quand j'étais à St Lambert, je faisais ma cuisine, avec mon réchaud de camping, réchaud à vapeur d'essence des surplus de l'armée américaine, je l'ai encore.

Un jour, monté sur le toit du « château » pour voir l'état de la couverture, j'avais découvert un nid de corneilles, dans une cheminée, avec quatre jeunes, prêts à l'envol, je les ai laissés encore quelques jours. Puis je les ai pris, occis, plumés et me les ai cuisinés. Excellent, vraiment très bon, comme de grosses caillies. Quelques faisans ont pris par la suite le même chemin. Longtemps après, un jour d'assemblée générale, un collègue, pourtant venu bien après, voulant raconter les débuts spartiates du Logis, avait dit que j'étais tellement dans la mouise, que je n'avais que des corbeaux à manger ! Voilà comment on écrit l'Histoire !



Les travaux d'aménagement avançant, il y avait maintenant eau et électricité. En juillet, Robert Valette lui aussi commissaire aux Eclaireurs de France et qui allait être l'adjoint administratif de Jean Claude Ferrand, est venu s'installer au Logis avec femme, belle mère et gosses. Jean Claude ne venait qu'épisodiquement étant surtout pris à l'extérieur pour tous les problèmes administratifs.

Pour les déplacements, j'avais à disposition en semaine, la camionnette de mon clan Eclaireurs de

France. Pendant les week-ends, elle était reprise pour les activités normales du clan.

Un jour, au début de juillet, R. Valette avec toute sa famille, devait, pour aller à Paris tôt le matin, prendre le car de la Vallée jusqu'à Versailles. Ayant loupé le car, il me demande de les conduire à la gare de Versailles. Je venais de me réveiller et j'étais encore en pyjama.

Je mets en marche « Angoisse » alias « Cocotte », c'étaient les deux noms de notre camionnette, l'officiel et le familier. C'était une ancienne berline que nous avions transformée en camionnette et à St Lambert, j'étais le seul qui pouvait la conduire, elle était assez spéciale, en particulier la place des pédales n'était pas aux normes actuelles (accélérateur au milieu, frein à droite). Extérieurement, elle ne passait pas inaperçue avec des dessins et peintures, évoquant les activités du clan.



Toute la famille Valette embarque, belle mère dans la cabine, privilège de l'âge, les autres dans la benne. Arrivés à Versailles rive gauche, je me gare pour faire descendre mes passagers, moi en principe je restais au volant. Le moteur éprouve le besoin de s'arrêter et le démarreur ne veut rien savoir. Me voilà devant la gare en pyjama, capot levé pour titiller le petit

bouton sur la cuve du carburateur, et tourner la manivelle. Heureusement, le moteur est reparti et l'attroupement qui commençait à se former, n'a pas eu trop le temps de grandir.

C'est avec « Cocotte » et son petit frère « Break Mathis » qui vibrait de partout (Jean Claude Ferrand l'avait baptisé « le vibro Mathis ») et qui appartenait aussi au groupe Eclaireurs, que nous sommes Jean Claude et moi, allés chercher les soixante premiers lits, qui ont été un cadeau de la région Île de France des Eclaireurs.

En mars 1952, tout était prêt. Les peintures finies, les planchers poncés et cirés. Nous avons eu la visite d'un inspecteur venant contrôler l'état de la maison, compter les lits et signer l'agrément d'ouverture. Jean Claude Ferrand lui a fait visiter les aménagements, monter, descendre, le perdre un peu et pour avoir un peu de marge, lui faire agréer deux fois le même dortoir ! Il est vrai qu'après le premier passage, on s'était empressés de changer les dessus de lit, les rideaux, et modifier la place des lits ! C'est ainsi qu'on a été agréés pour 65 lits au lieu de 58. Un demi-siècle après, il y a prescription !

Ainsi, on était prêts à recevoir les premiers « clients ». L'équipe était très réduite : Jean-Claude FERRAND, Robert VALETTE, Robert CAILLETON, Marc WALBERT, Gaston FONDER, Jean NEUZERET et moi-même Antonio CASTRO. Ma sœur Carmen CASTRO « Colchique » nous rejoindra en juin ; elle devait terminer l'année scolaire là où elle enseignait. Un cuisinier, une aide cuisinière, une femme de ménage, une lingère, la belle mère de R Valette, madame CUZIN.

Tout le monde participait à tout, selon ses moyens et ses compétences. Enseignement, levers, couchers, petits soins, surveillance des repas, activités. Pour ma part, j'étais intendant disposant pour cela d'un jour et demi le mardi et le vendredi matin (les deux jours de marché à Versailles). Je faisais les menus, suivant les prescriptions de Mme Lucie Randouin, la diététicienne phare de l'époque, les sorties d'intendance, la comptabilité matières, le prix de revient. Je disposais de 240 francs anciens bien sûr, par jour et par rationnaire (le prix de journée était de 1740 francs anciens – soit 17.40 de nos derniers francs – ou 2.65 euros). Pour le ravitaillement, on ne nous livrait que le pain et le lait qu'amenait une fermière voisine « Marie Culotte » dans sa carriole à cheval. Tout le reste, il fallait aller le chercher car les fournisseurs étant payés avec tellement de retard, ne voulaient pas se déplacer. **Théoriquement, on payait à 90 jours fin de mois**, car c'est avec ce délai que les organismes payeurs devaient régler, **mais les 90 jours devenaient souvent 120.**

Quand je partais au marché, je n'étais pas toujours sûr de ramener le ravitaillement prévu, sauf pour les légumes car le propriétaire des « Jardins de Valence » avait son gamin au Logis. Indépendamment de ces questions de « bouche », j'assurais des levers, quelques surveillances de repas, des activités manuelles, des classes nature, et en sciences naturelles, la géologie. Les autres collègues avaient un emploi du temps pas moins chargé.

Le cuisinier, Rodolphe Kulanec, vivait par chance à St Lambert et se faisait appeler M. Jacquart, du nom de sa femme, il trouvait que ça faisait moins exotique. Il se débrouillait assez

bien avec la vieille cuisinière à charbon, cadeau de l'entreprise Pouyet rue St Dominique, cadeau de la carcasse mais pas du montage ni du briquetage des foyers ni de l'isolation des fours.

De toute façon, on n'avait pas de quoi s'offrir mieux. Je faisais au cuisinier les sorties d'intendance en fonction des menus établis, mais pour les imprévus, il avait la clef et devait me noter sur un cahier ce qu'il avait utilisé. Je n'ai jamais pu obtenir qu'il pèse ce qu'il prenait. Il inscrivait avec une écriture digne d'un moine calligraphe : « quelques oranges, un petit peu de café, ou un bout de beurre » ! Pas pratique pour une comptabilité matière précise !

Il y avait la corvée d'épluche par un roulement des gamins, ce qui mettait une certaine ambiance dans la cuisine : 80 Kg de pommes de terre pour un service de frites ou de purée ! M. Jacquard faisait des gâteaux avec des colorants alimentaires extraordinaires: des rouges, des verts, des oranges éblouissants. Le soir souvent, il racontait aux gamins des histoires à dormir debout, où éléphants et sous-marins tenaient une grande place.

Le mobilier de la salle à manger, tables et sièges avaient été faits, ainsi que la vaisselle par le « Claireau », splendide mais fragile, elle n'a pas résisté à la plonge. J'ai pu sauver un pichet que je conserve précieusement.

Sur le mur, j'avais fait un décor représentant un village gaulois, d'après une maquette que nous avait réalisée Pierre Joubert.



Les tout premiers gamins sont arrivés fin mars (j'avais parié qu'à l'arrivée des premiers, je raserais ma barbe, pari respecté ! depuis, comme chacun sait, elle a repoussé !).

Deux d'abord, puis avec quelques jours d'intervalle par groupe de quatre, cinq ou six, avec un accompagnateur de l'O.P.H.S. ou une assistante sociale. Certains venaient d'un St Nicolas, du Centre de redressement de Grigny ou du dépôt du 14^{ème}, parfois avec le crâne rasé.

Premier peuplement on ne peut plus hétéroclite.

Tester les niveaux de connaissances scolaires, jeux dans la nature, aidés les week-ends par quelques Eclaireurs pour l'encadrement.

Du groupe Eclaireurs, on avait une grande tente hôpital des surplus américains, en grosse toile verte. On l'avait montée dans un espace dégagé. Cela faisait salle de jeux à l'intérieur et à l'extérieur, les gamins pouvaient cavalier dessus et faire du toboggan sur les pentes du toit. Pour corser le plaisir du toboggan, un des gamins n'avait rien trouvé de mieux que de planter un couteau dans la toile, et de se laisser glisser ! Il a mis la tente en bandelettes !

Un des jeux en vogue à l'époque était ce que les jeunes appelaient la « grande traversée » ; il s'agissait en montant par le premier des arbres de l'alignement des charmes, d'aller tout au bout, sautant de branche en branche.

L'entrée du château se faisait par la porte du sous-sol à droite du bâtiment et donnait accès au « ciroir », cauchemar de Colchique, maîtresse de maison. Dans cette pièce, chaque gamin disposait d'un casier à son nom et numéro où il devait déposer ses bottes quand il entra et mettre ses chaussons et le contraire quand il sortait. Souvent, ils balançaient leurs bottes par terre et prenaient les premiers chaussons venus ! Les bottes étaient indispensables, le tour du bâtiment était, avant qu'on ait eu les moyens de le faire goudronner, un véritable borbier surtout par temps de pluie.

Le logement était dense pour les jeunes : un dortoir de onze, cinq de sept ou huit, quatre de quatre. Mais pour les adultes, c'était du condensé. Dans les tout débuts, dans la pièce qui le jour était bureau de direction, on y dormait à quatre, Jean Claude Ferrand et Robert Cailleton parce qu'ils étaient plutôt du soir et se chargeaient de faire les couchers ; G. Fonder et moi qui étant du matin, nous chargions des levers ; M. Walbert et J. Cavrot dans une autre pièce ; ma sœur « Colchique » et une autre jeune femme future épouse de G. Fonder dans une autre. Autres temps, autres mœurs ! Petit à petit, les choses prenant leur place, ça c'est un peu amélioré. Dans la pièce bureau dortoir, se tenaient les réunions d'éducateurs le mercredi soir, après le coucher des gamins. La plupart des participants à ces réunions étant fumeurs, l'air n'était respirable qu'entre le sol et 80 cm au dessus ; aussi, j'y assistais trouvant des ruses pour me maintenir à ce niveau.

Au cours de ces réunions, (très important), on faisait le point de ce que nous appelions « l'accrochage affectif ». Il s'agissait de savoir si tous les gamins avaient au moins une bonne relation avec un éducateur ou plusieurs. Tous les un ou deux mois, on faisait un pointage, permettant de veiller à ce qu'il n'y en ait pas, ou le moins possible, sans référence éducative. Il n'y avait pas de « groupe » au sens où on l'entend d'habitude dans les établissements.

Les groupes se constituaient autour d'une activité d'un centre d'intérêt proposé. C'est pourquoi, à ST Lambert, on parlait surtout à partir du moment où il y a eu les pavillons « d'unités de vie » et non de groupe.

Outre les levers et couchers, il y avait les douches qui avaient lieu tous les soirs après dîner et activités. Au sous-sol, une pièce carrelée, huit pommes de douche au plafond. « Le doucheur » de service, s'installait à la porte à côté du mélangeur, un savant dispositif que nous avait construit le monteur en chauffage. Le mitigeur automatique était beaucoup trop cher pour les finances des débuts. Les gamins se déshabillaient à côté, entraient dans les « douches » ; on envoyait l'eau tiède une minute maxi – savonnage – puis rinçage un peu plus de temps. À la sortie, on montrait son cou, derrière les oreilles, les talons et place pour la « douchée » suivante. Le doucheur avait la liste et cochait les noms au fur et à mesure des passages. Un des « grands » rabattait les récalcitrants, parfois se cachant sous leurs lits, ce qui lui donnait le droit de passer le dernier, et faire durer un peu le plaisir.

Après, c'étaient les « petits soins » le soir avant le coucher. Le renouvellement des petits pansements. La cuillère de sirop pour les enrhumés. M. Bourdelle, le pharmacien de Versailles nous en fabriquait au litre, les petits flacons c'était ruineux ! Ces soins se pratiquaient au premier étage dans une petite pièce, plutôt un élargissement du couloir.

La longueur de la file d'attente était fonction de qui faisait les petits soins. Longue quand c'était une éducatrice, plus « chouchouteuse », courte quand c'était un éducateur plus expéditif. Parfois, il y avait une piqûre à faire. Un jour, un des gamins, Daniel F... une « pile électrique », un « ressort » devait en recevoir une. J'avais réussi à le mettre à plat ventre, la fesse à l'air (à cette époque, les piqûres se faisaient avec une seringue en verre ; on plantait d'abord l'aiguille, puis on plaçait la seringue dans l'embout). Je tends la peau - quart supéro externe - entre le pouce et l'index et au moment critique, le « ressort » se détend et l'aiguille traverse mon index de part en part, et s'enfonce dans la fesse. J'ai mis la seringue dans l'embout, envoyé le liquide, puis désenfilé le tout, fesse et doigt. Vingt ans après, il était représentant en machines à coudre SINGER, et se souvenait bien de cette fameuse piqûre.

Quelques gamins se sont fait remarquer dès le début. Un Michel G. « mordait » quand il n'était pas d'accord avec un camarade ! Un jour, il en a mordu un jusqu'au sang. Je l'ai attrapé par la peau du dos et emmené à l'atelier où je lui ai fait une muselière en fer blanc, pris dans une grande boîte de conserves genre masque de fer : « Un quart d'heure avant le repas, tu viendras pour que je te l'enlève et puis après on la remettra – que veux-tu, c'est comme cela qu'on fait avec les « mordeurs » ». Après le repas, il m'a juré que plus jamais, il ne mordrait, On n'a plus jamais entendu parler de morsures, le traitement a été radical.

Un autre « cher petit » se promenait un jour avec un bout de corde ! Où vas-tu Jean ? Je cherche un arbre pour me pendre. Ah ! Mais sais-tu au moins faire un nœud de pendu ? Viens, je vais te montrer. Fait et défait bien entendu. Si c'est la solution que tu as choisie, à toi de voir ! À un autre qui commençait à bien s'intégrer, je lui ai demandé : « tiens, tu me le surveilles sans trop te montrer, mission de confiance ». Donner des responsabilités et faire confiance, un des principes de la méthode. Ce Jean venait d'un établissement de Brunoy, tenu par deux dames âgées. Il leur faisait du chantage au suicide et les pauvres marchaient. À St Lambert, voyant que cela ne prenait pas, on n'a plus entendu parler ni de corde, ni de nœud.

Dans un autre genre, Alain VH avait onze ans, à son arrivée ; curieux de nature, il était entré dans ma chambre au 3^{ème} étage par la fenêtre, après être sorti par une des fenêtres du dortoir « gris » et avait parcouru quatre ou cinq mètres par la gouttière ! (À la suite de cet exploit, on a mis des cadres grillagés, empêchant les promenades dans les gouttières). Une fois dans la place, il a entrepris l'inspection, trouvant une montre qui ne marchait pas, l'a ouverte, diagnostiqué un manque de graissage. Ayant trouvé aussi une boîte de cirage, il a pensé que ça devait faire l'affaire ! Cinquante ans après, quand on se voit il raconte parfois encore son exploit !

Le plus jeune des gamins, un petit blondinet de neuf ans « bébé Garnier » ne s'endormait le soir que si j'allais lui souhaiter la bonne nuit avec une bise et un petit carré de chocolat. Un soir

de sortie, rentré tard vers minuit j'ai fait la tournée du dortoir et trouvé le gamin éveillé :
« Pourquoi tu ne dors pas ? – J'attendais ton retour et mon chocolat ».

Ces premiers mois étaient passés rapidement. Les choses prenaient leur place. Quelques garçons qui n'étaient pas vraiment pour nous, étaient repris par des structures plus adaptées. Q.I. trop faible, trop jeune.... D'autres, plus dans la note venaient les remplacer.

Nous commençons à préparer les vacances d'été. Elles allaient se faire surtout sous forme de camps éclaireurs. Bien sûr, ce n'était pas obligatoire d'être éclaireur et les quelques-uns peu enthousiastes pour ce genre d'activité (une douzaine) restaient avec des collègues non motivés. Ce groupe était appelé d'une manière peu gentille « le tas ».

Pour les autres, on activait les préparatifs : le magasin des éclaireurs : la M.E.E. (maison des



*R. Caillieton Maryse, Louis de Menthon
avec une grappe de gamins*

éclaireurs et éclaireuses) nous avait fait cadeau de tenues d'éclaireur, de quoi habiller tout le groupe et deux camarades de mon clan étaient venues coudre insignes et écussons. Le groupe de St Lambert entièrement novice, serait intégré et pris en main par les éclaireurs de notre ancien groupe parisien. Ce groupe élargi comprenait une troupe pour les éclaireurs 12/15 ans et une meute pour les louveteaux 9/12 ans. La troupe était encadrée par J.C. Ferrand et moi-même Louis de Menthon, et Ph. Morel ; la meute par Carmen Castro « Colchique » et Serge Galley « Maki ». Je ne me souviens pas par quelles voies nous avons connu Louis de Menthon. Il était Scout de France et

venait dans ces premiers mois nous aider bénévolement, comme d'ailleurs les autres éclaireurs du groupe parisien. Louis de Menthon était le neveu de François de Menthon, résistant, ancien maire d'Annecy, garde des Sceaux et Procureur pour la France au procès de Nuremberg. Il habitait le château familial à Menthon St Bernard au bord du lac d'Annecy. Louis nous avait proposé de faire le camp dans une prairie du château de son oncle.

Bien installés, nos sainlambériens découvraient un monde qu'ils ignoraient totalement - la prise en charge, le parrainage par d'autres garçons de leur âge- Ils n'étaient plus différents.

On leur faisait confiance. Ils avaient à partager les responsabilités et ils portaient la tenue éclaireur ! Paul B. me disait cinquante ans après que pour lui, cela avait été un choc, lui qui arrivait d'un St Nicolas, n'en revenait pas que **pour la première fois, on lui faisait confiance.**

Au bout d'une dizaine de jours, les patrouilles étant bien en place, on a organisé le traditionnel grand jeu, inspiré d'un fait historique local « la Bataille de Thônes ». Je ne me souviens pas du tout de quoi il s'agissait ! Louis et Philippe avec la moitié de la troupe défendaient le Château de Menthon. Jean Claude Ferrand et moi avec l'autre moitié, étions les assaillants.

Partis de St Jorioz de l'autre côté du lac (où les éclaireurs ont un centre de vacances) avec un très grand bateau pneumatique qui appartenait à mon clan, - traversée de nuit et débarqués de l'autre côté à Menthon St B. Montée vers le château sans faire de bruit avec des allures de conspirateurs, jeu oblige.

On voyait les défenseurs aux créneaux ; nous fauillant le long des remparts, j'ai repéré un tuyau de descente d'eaux usées qui m'a facilité l'escalade et toujours en silence fait monter encordé et assuré toute l'équipe, qui un par un, se rangeait dans un renforcement. Jean Claude montant le dernier par le même chemin. Le groupe au complet, est entré en formation au pas, dans la cour intérieure du château au grand ahurissement des défenseurs, qui ne s'étaient aperçus de rien.

Bagarre au foulard et repli en emmenant deux canons en bois qui avaient été fabriqués en secret quelques jours avant. Le matin rencontrant François de Menthon, je lui demande si les jeunes n'avaient pas fait trop de bruit. Et bien, non, les garçons nous ne les avons pas entendus, par contre très nettement, les chefs disant : « vos gueules, il y a des gens qui dorment ! » Le jeu s'est encore poursuivi pendant un jour et demi dans les gorges de l'Arly. Bien sûr, tout avait été prévu, ravitaillement, dépôts de vivres, enveloppes de repêchage...



À la fin du camp, les garçons ont été pris en charge par des collègues non éclaireurs dans un village de vacances, cependant géré par la province Languedoc Roussillon des éclaireurs : Salagosse, au pied de l'Aigoual.

C'est à cette occasion que j'ai battu un record surtout à ne pas chercher à égaler. J'étais descendu jusqu'à Salagosse à la fin du séjour, chercher une partie des garçons avec une Renault familiale dont on venait de faire l'acquisition et qui était déjà très fatiguée. Prendre aussi leur matériel pour que ceux qui rentraient par le train ne soient pas trop encombrés.

Parti de Salagosse à 8 heures, je n'arrivais à St Lambert que le lendemain à 11 heures. Soit 27 heures seulement deux petits arrêts pour déjeuner et dîner.

De retour au Logis, les garçons étaient bien intégrés et racontaient leur été à ceux qui étaient restés à s'ennuyer et qui demandaient pour la plupart à entrer au groupe éclé, et participer à ses activités.

L'année scolaire allait démarrer pas trop mal, bien que les niveaux soient on ne peut plus hétéroclites. On mettait en place une scolarité adaptée aux acquis de chacun pour arriver à harmoniser les connaissances.

Classes associées à une orientation professionnelle : Mécanique, ajustage, horticulture, plomberie, électricité. Trouver des ruses pour faire accepter aux récalcitrants d'entrer en classe. Robert Cailleton avait réussi à « piéger » un gamin, déjà évoqué plus haut à propos de la piqûre et du doigt traversé, qui refusait d'entrer dans une classe. Robert s'était installé avec un microscope devant la fenêtre de sa classe, l'air absorbé par ses observations. Plusieurs gamins étaient entrés : « Que regardes-tu Robert ? »

- « Des cheveux, des pattes de mouches, des amibes »... Le réfractaire restait dehors, mais au bout d'un moment, n'y tenant plus :

- « Je peux regarder Robert ? »

- « Bien sûr, entre ! je ne peux pas te mettre le microscope dehors. »

Les jours suivants, il acceptait d'entrer en classe, mais seulement au fond pour regarder dans le microscope. Puis peu à peu, il a fini par suivre la classe avec les autres.

Robert avait aménagé au fond de sa classe une volière couvrant tout le mur du fond, ce qui donnait à cette classe un cachet particulièrement attractif. C'était « la classe aux oiseaux ».



Mettre en place une scolarité innovante, éveillant la curiosité, amenant les jeunes à poser des questions. On s'arrange pour tuer le fameux « Pourquoi » de tous les gosses de la terre, ce qui va l'amener à ne plus rien demander, et s'enfermer dans sa coquille.

- Tu es trop petit pour comprendre, on te dira ça quand tu seras grand, ce n'est pas de ton âge !

Toute question doit avoir une réponse.

Il faut expliquer avec des mots à la portée du jeune. Et quand on ne sait pas, ce qui est fréquent, chercher le renseignement ensemble de préférence – apprendre ne serait-ce que l'emploi d'un dictionnaire.

L'enseignement classique étant surtout fait de réponses sans qu'on ait préalablement posé les questions. Apprendre, sans savoir à quoi cela sert, pour des jeunes pas très motivés, ne va pas de soi !

Peu à peu, au fur et à mesure de la récupération et aménagement de locaux dans les bâtiments dits « la ferme », on mettait en place les activités dirigées :

- Activités culturelles (lecture, musique, dessin) animées magistralement par Marc

Walbert. Donner à ces gamins à l'état brut, le goût de l'art, de la lecture, de la musique, relevait de mission impossible et pourtant il y arrivait.

- Activités manuelles : au début maquettes, modèles



réduits, constructions dans le bois. Par la suite, on verra plus loin les travaux manuels prendront un grand développement.

- Activités sportives : création d'un terrain de sport, activité qui a toujours manqué d'un local adapté couvert.

Les constructions dans les bois, c'étaient surtout des cabanes. Partant d'une initiative de gamins, la contagion avait pris une telle importance qu'il avait fallu canaliser. Encourager les initiatives. Il aurait été dommage de l'interdire, aussi pour limiter les dégâts, les candidats à la construction, en individuel ou par deux ou trois, devaient faire un projet pour obtenir un « permis de construire ». On se mettait d'accord sur un emplacement. Je leur fournissais l'outillage nécessaire, dont ils étaient responsables, les bois qu'ils pouvaient couper et éventuellement quelques idées.. Mais cela servait surtout à apprendre à utiliser correctement l'outillage, l'entretenir, le respecter, ainsi que la nature : pas de clou dans les arbres !

Pour trouver un terrain utilisable par les horticulteurs, on a entrepris de défricher une parcelle en bordure de route entre l'entrée du Logis et l'allée de marronniers. C'était un bois broussailleux, avec des arbres sans intérêt ayant grandi anarchiquement. Y compris l'arbre au pied duquel avait été enterré le cheval du Comte. Pour ce faire, on a fait une demande d'explosifs agricoles, qui a été acceptée (aujourd'hui ce serait sûrement moins facile) et avec les deux cents kilos d'explosifs et les détonateurs correspondants, j'ai entrepris le dessouchage.

Quelques temps après, Jean Claude Ferrand a eu la visite des « renseignements généraux » demandant qui était cet individu qui savait si bien utiliser la dynamite ! Quelques années avant on avait eu l'occasion d'apprendre !

En 1953, le camp d'été s'est fait à Becone, village près de Dieulefit (Drôme) où on a eu à disposition, par l'intermédiaire de « Mamie » Soubeyran, directrice de l'Institut Beauvallon, une ancienne école désaffectée au bord du Lez. Arrivé deux jours avant avec trois garçons pour préparer le camp, j'avais dû attendre le soir pour détruire avec une lampe à souder, les nids de guêpes dont le préau était truffé. Cette année, la proportion d'éclaireurs parisiens était moins importante, les St Lamberiens commençaient à être dans le coup. Les louveteaux, étaient dans leur secteur, logés à l'école débarrassée des guêpes. Les éclaireurs en trois patrouilles campaient au bord du Lez. On y attrapait de splendides truites à la main.

La patrouille, équipe ou équipage est le noyau fondamental de la pédagogie éclaireur. Ce petit groupe de 6 à 8 garçons autonomes, où fonctions, charges et responsabilités sont partagées, sous la



direction de l'un d'entre eux, élu ou désigné selon les cas (ils se font leur cuisine, et à chaque repas, invitent dans leur coin un des responsables) font une partie de leurs activités entre eux, ou avec les autres. Un point fort d'un camp éclé est « l'explo ». On leur établit un ordre de mission en fonction de leur niveau et compétences pour que l'opération soit réussie. Tout faire pour éviter de mettre la patrouille en situation d'échec. Ils partent pour 24 heures pour réaliser leur mission, le plus souvent sous forme de « chasse au trésor » ou enquêtes, croquis, comptes rendus etc....

Pour les patrouilles aguerries, l'explo peut durer 48 heures. Cette année là, les buts de l'explo avaient été : le Pont du Gard, le Palais des Papes, et une usine de nougat ! Un autre point fort d'un camp éclé est le grand jeu en général sur 24 heures. Et puis le concours de cuisine ; la patrouille doit établir son menu, donner la liste du nécessaire, ou bien chiffrer son projet et demander les fonds nécessaires pour que le menu soit une surprise.

Contrairement à ce que certains pensent, la non-directivité n'est pas : laisser faire dans l'espoir que les jeunes vont trouver tous seuls à s'organiser, s'occuper, se désennuyer. La non-directivité consiste à offrir une forme, un éventail de possibilités, un cadre détendu. Informer, informer et informer encore ! Documenter, photos, diapos, films – fournir des éléments de choix. Non seulement pour les loisirs mais aussi face au travail et à la vie. Aide précieuse pour déterminer un choix : les classes nature, vertes, mer, neige et montagne, ouvrent des horizons, et le petit effectif facilite la relation.

Comment un jeune de douze à quatorze ans ayant vécu ses premières années souvent entre quatre tours, sans horizons pourrait-il faire un choix de vie ? Malheureusement, ce n'est pas l'école qui s'en charge, encore faudrait-il que le jeune y aille ce qui n'est pas toujours le cas. Les mettre en situation de poser des questions et surtout les aider à trouver des réponses. Un choix se fait aussi souvent, par la bonne relation qu'un jeune peut établir avec un éducateur et adhérer aux activités qu'il anime. Prendre en compte les « atomes crochus », les sympathies spontanées et réciproques.

On ne peut faire aimer que ce qu'on aime.

Quand le choix est fait, dans le travail, le loisir envisagé, l'entreprendre, le faire ensemble :

« Ne jamais dire : faites, mais faisons »...

En tout cas, ne pas obliger, ne pas contraindre. La désignation de volontaires ne marche pas. Cependant, l'exception confirmant la règle, parfois un « coup de pompe dans les fesses », moral ou concret, sera à l'origine d'un choix.

Bien sûr les partisans de la « non directivité » mal comprise, ne trouvent pas leur place dans cette forme de pédagogie.

Après ce camp de 1953, les garçons ayant été repris par d'autres structures, J.C.F., Colchique, Hélène, Mme Ferrand mère et moi-même étions en vacances. Nous sommes partis pour l'Italie avec la voiture 203 Peugeot que Jean Claude venait d'acquérir peu avant.

Beau et grand circuit, mais à la poste restante de Naples, un télégramme nous attendait : « retour d'urgence : un arrêté de fermeture du Logis a été pris »...

Rentrée à marches forcées, nous relayant Jean Claude et moi : Naples -St Lambert, un peu plus de 3000 Kms.

Une certaine doctoresse R. avait fait une inspection surprise en plein mois d'août, avait trouvé un effectif très réduit : deux éducateurs et quelques gamins. Tous les autres étant repartis, soit en famille ou dans d'autres structures de vacances. Cette « inspectrice » avait sans autre forme de procès, extorqué la signature de l'arrêté au Préfet qui lui aussi partait en vacances. Elle faisait partie de ces professionnels qui préfèrent la médication à l'éducation. On aura longtemps à les combattre.

Jean Claude a dû « monter au créneau » et faire donner la « garde ». Sur ordre du Directeur de la Population, M. Bougon, qui n'avait pas été consulté, l'arrêté a été suspendu. Et nous avons dû interdire l'accès de la propriété aux véhicules venant chercher ces « pauvres gamins en danger ».

Les journalistes s'étaient déplacés et ont été pris en charge par les jeunes qui leur ont fait visiter leur maison et les ont emmenés pique niquer dans les bois. L'arrêté a été annulé, et cette dame déplacée. Madame le Maire, ceinte de son écharpe tricolore, avec qui les relations à cette époque étaient bonnes, était venue nous soutenir.

Par la suite, les relations seront exécrables. Madame le Maire auprès de qui nous étions allés présenter le projet à notre arrivée à St Lambert, nous avait favorablement accueillis. Elle voyait le projet sous son aspect « bonne œuvre » qui faisait bien dans sa commune et satisfaisait son côté « dame patronnesse ». Une remarque de sa part nous avait bien étonnés un peu : « Mais vous allez avoir des frais de clôture énormes ! » « Oh ! Non ! Nous pensons plutôt enlever le peu qui reste ».

Mais, lors des premières élections après notre installation, quand elle a vu apparaître dans son urne, des bulletins impensables jusqu'alors et qui ne pouvaient venir que du Logis : « Mais enfin, s'est écriée cette brave dame, je ne comprends pas que quand De Gaulle et moi disons pour qui voter, on aille voter pour quelqu'un d'autre ! » À partir de là, Madame le Maire a tout fait pour entraver le fonctionnement du Logis.

Essentiellement, opposition au permis de construire pour les futurs pavillons. Le conseil municipal a désigné une commission en la personne de M. Paul Germain, maire adjoint, pour enquêter sur les « turpitudes » du Logis. À la suite de cette enquête, non seulement M. Germain, devenu un ami, a constitué une liste d'opposition, est devenu Maire à son tour et également Président de « Vers la Vie ».

Ces affrontements avec Madame le Maire finiront par une condamnation de celle-ci au tribunal administratif pour abus de pouvoir. Ces retards apportés à l'attribution du permis de construire, auront pour conséquence de devoir construire à « l'économie », les pavillons, ne

correspondant pas exactement aux souhaits. Il aura fallu plusieurs années entre l'attribution de la subvention sans possibilité de la réévaluer et le début du chantier...

Jean Claude Ferrand aura consommé dans cette guéguerre des sommes d'énergie colossales.

En 1954, les séjours d'été ont évolué : les vétérans avaient deux ans de plus et l'âge de recrutement des nouveaux avait augmenté. La meute de Louveteaux a été intégrée à la troupe d'éclaireurs et les plus grands des éclés formaient un groupe de Pionniers.

R. Cailleton et Maryse, prenaient en charge la troupe, qu'ils animeront avec grand talent pendant dix-huit ans jusqu'en 1972. Etant plutôt montagnard, Robert orientera les activités de ses éclaireurs vers les Pyrénées et surtout les Alpes. Courses en moyenne montagne. Ski en hiver. Par la suite, il aura comme base le chalet dont il fera l'acquisition à Cuculet près des Deux Alpes. Une excellente chorale animée par Alain Lejeune, un des jeunes « maison ». Les éclés de St Lambert parraineront aussi la création du groupe éclaireurs de Trappes.

Moi je prenais en charge les Pionniers ayant comme adjoint, Philippe Morel, un de mes grands éclaireurs parisiens : cinquante ans après, on se voit très régulièrement.

En cette année 1954, c'est sous forme de camp volant que les activités de ce groupe de quinze ont eu lieu : la vallée de la Creuse, d'Argenton sur Creuse à Nohant chez Georges Sand. Par étapes de 10 à 15 Kms par jour avec quelques escales intermédiaires de un à trois jours. Je transportais le matériel lourd dans ma voiture et donnais rendez-vous aux garçons en cours d'étape pour le ravitaillement ou dans l'après midi à l'endroit où nous allions camper et que j'avais prospecté la veille. En deux patrouilles autonomes - itinéraires en général différents - avec des sites à visiter et rendre compte le soir au camp.



Nous avons fait une halte de quatre jours au pied du barrage d'Eguzon qui, cette année là, avait été vidé pour entretien. Une des patrouilles avait à faire une enquête sur le barrage et la centrale hydroélectrique. Et chance, le directeur de l'usine était un ancien éclaireur de Marseille qui bien sûr, nous a fait visiter en détail. Il nous

a équipés en matériel de pêche et nous avons fait des fritures d'ablettes pantagruéliques.

Ces enquêtes ou visites obligeaient les garçons à se présenter, se tenir correctement et pour cela, la tenue éclaireur aidait énormément.

À la fin du circuit, l'avant dernier jour de camp, nous avons eu la visite d'un garde champêtre pour nous dire que par arrêté préfectoral, il était interdit de se baigner dans la Creuse : risque



de poliomyélite ! Le lendemain au matin, nous partions le matériel rangé, prêts au départ, je vois un de mes garçons penché sur un arbre, regardant fixement l'eau. « Oh ! André, on s'en va, que fais-tu ? - J'essayais de voir passer poliomyélite ! » Il a fallu donner quelques explications.

À la rentrée après deux années de fonctionnement, les choses commençaient à trouver leur place, quelques locaux avaient pu être aménagés dans les bâtiments de la « ferme » salles de classe, ateliers mécanique, ajustage et pour moi un atelier pour les travaux manuels. La construction de maquettes dans un dortoir, nous attirait les foudres de la maîtresse de maison : parfois des gouttes de peinture ou de colle sur les dessus de lit !

Dans le nouvel atelier, on ne pouvait cependant faire que des maquettes, modèles réduits, bois découpé, cartes en relief, décorations pour les dortoirs. J'avais pu avoir un crédit pour acheter les machines à bois, qui me serviront trente ans et n'étant plus homologuées, je les rachèterai, en prenant ma retraite.

Depuis des années, je suis partisan de la possibilité de pouvoir entamer un apprentissage dès quatorze ans. Ce qui ne veut pas dire qu'il faut arrêter la scolarité.

Depuis peu le gouvernement a ramené cette fin de scolarité obligatoire à seize ans. Mais la scolarité obligatoire jusqu'à seize ans constitue un frein. Ses raisons sont loin d'être les mêmes que les miennes !

Pour moi, et c'était la ligne de conduite pendant trente ans dans l'établissement, scolarité, préapprentissage et apprentissage étaient menés de front.

À quatorze ans, le jeune est encore malléable et réceptif et va pouvoir sur un plan gestuel acquérir la dextérité nécessaire aux métiers manuels. Cette dextérité devrait d'ailleurs être éduquée bien avant.



Elle est très bien admise pour les jeunes voulant jouer d'un instrument : guitare ou accordéon, piano, violon ou clarinette. Plus on commence tôt, mieux c'est. Dans certaines écoles spécialisées : école de danse de l'Opéra, école du cirque, du mime, conservatoire de musique, on trouve logique que la souplesse des doigts soit primordiale et logique, aussi qu'il faille commencer le plus tôt possible. Pour les métiers manuels classiques, l'âge n'est pas considéré comme primordial, et pourtant !

À table, montrer très jeune qu'une fourchette, n'est pas un



harpon, un couteau un poignard et qu'une cuillère ne se tient pas n'importe comment - on voit comment dans les cantines scolaires les gosses s'empêtrant avec leurs couverts parce qu'on ne leur a pas montré comment ils s'utilisent.

On n'apprend pas non plus, en classe, à tenir un crayon... Dans le temps il y avait au programme de l'écriture, on apprenait à tenir un porte-plume, aujourd'hui ce serait ringard, et pourtant !

Cet apprentissage se faisait tout naturellement dans le cadre des très nombreuses activités tant scolaires, préprofessionnelles que de loisirs que nous leur proposons.

Nous avons toujours donné une grande place aux activités dites de loisirs, estimant que **le temps de loisirs, est un temps privilégié dans la formation, l'intégration, l'éducation et la relation éducative avec les jeunes.**

Le scoutisme remplissait ce rôle pour bon nombre de garçons mais un groupe plus important n'était pas séduit par sa forme, plus que par son esprit. Et il fallait trouver des centres d'intérêt, des activités qui puissent les motiver.

Depuis cette époque, « Le Scout » est présenté par ces gens qui ne savent pas de quoi ils parlent, soit comme un brave garçon un peu nigaud, un peu bête à côté des réalités, soit comme de la graine de « facho ».

À l'extérieur, le scoutisme entamait une crise qui durera longtemps. Une évolution modernisation, était nécessaire, mais on a surtout pour la branche aînée, rejeté les formes extérieures, en particulier la tenue, l'uniforme. Chez les jeunes à l'extérieur, pendant et après la guerre d'Indochine et celle d'Algérie qui va suivre, tout ce qui pouvait avoir une connotation militaire, était honni et les structures internes pas mal secouées. Des scissions internes aux différents mouvements du Scoutisme Français. Surtout dans le mouvement catholique, donnant naissance à des associations, ni reconnues, ni agréées par le mouvement international, faisant de l'endoctrinement au lieu d'éducation. Également décrié par les médias, qui souvent parlaient sans savoir, le scoutisme n'avait plus la « cote ».

Un premier essai a été fait sous forme de la toute simple colonie de vacances ; on appelait cela un « transfert ». Quelques nouveaux collègues pensaient que c'était une formule valable ! Il avait été trouvé au bord du bassin d'Arcachon les locaux d'une ancienne conserverie à Cassy Les Bains, sur la côte est du bassin où avec la faible profondeur et le jeu des marées, on ne voyait l'eau qu'à de rares moments.

À la place, c'étaient les vasières et les parcs à huîtres. Un semblant de plage, où trônaient à droite et à gauche de la route, un marchand de frites et un marchand de glaces, diffusant haut et fort les disques à la mode du matin au soir tard. Quelques rares garçons s'occupaient intelligemment avec les ostréiculteurs. Les autres passaient la journée sur le sable avec copains et copines, bercés par la « musique ambiante » ; presque exclusivement « Fais moi du couscous chérie » et « Mon dieu, quel bonheur d'avoir un mari qui bricole ».

On avait bien construit un bateau dont le bordé en bois, contrecollé avait été réalisé à St Lambert avec du bois récupéré sur des emballages de caisses d'oranges. Le bois d'excellente

qualité, était passé à la raboteuse pour l'amincir et avait fourni la matière première de la coque. La mer était souvent absente aux heures où on aurait souhaité la voir présente. Le bateau n'a pu guère être utilisé.

La colonie de vacances était devenue le « pourrissoir ». Colchique avait baptisé l'endroit « moustiques sur vase » et on a arrêté l'essai.



Indépendamment de la troupe d'éclaireurs toujours animée par Robert et Maryse Cailleton, on a décidé, pour les autres, de diversifier les activités. D'où création d'un groupe montagne, animé par Jean Michel Bechet puis par Jean-Paul Defrance.

Un groupe d'activités marines en deux équipes :

Une première avec Jean Claude Ferrand centrée sur la croisière avec son premier bateau le « Q.I.55 » après

avec le « Noa Noa 1 puis 2 ».

Une deuxième équipe que je prenais en charge : activités marines de bord de mer, connaissance du milieu marin, voile sur dériveurs - en principe en liaison avec la première équipe. Mais la coordination des deux groupes, c'est avérée complexe et nous avons dû en changer. Suite entre autre à un rendez- vous manqué à Port La Nouvelle...

Jean Claude Ferrand étant axé sur la méditerranée, l'équipe à terre devait se débrouiller pour trouver des terrains de camping, qui forcément étaient ceux de tout le monde, avec tous les problèmes posés par la promiscuité avec mes « sauvageons »...

-« Emprunt » de pédalos à la Londe des Maures ; j'ai dû aller récupérer mes deux pédaleurs à la gendarmerie. Le gendarme un peu embêté me dit :

« Celui-là a été tellement insolent que je l'ai calotté, ce n'était pas le gendarme, c'était le père de famille !! ».

- vol d'un appareil photo, bien sûr attribué à tort à mes garçons à Banyuls

Depuis un certain temps j'avais l'idée de pouvoir mener mes activités de bord de mer dans un lieu propice. J'ai cherché et je l'ai trouvé, grâce au Dr Pierre de Palma qui était depuis le début de « Vers la Vie » le médecin du Logis. Il m'a mis en relation avec des amis qu'il avait en Bretagne en presqu'île de Crozon. Lui-même y avait une petite maison, un « Penty ». L'endroit proposé était une lande en bord de baie de Douarnenez. Une plage de près de deux kilomètres, déserte, en 1965, car aucune route n'y aboutissait. Pour y accéder, il fallait faire du tout-terrain. Avec la D.S. en position haute que j'avais à l'époque et parfois par temps



humide, avec des chaînes à neige, on y arrivait. Deux anciennes casemates, du mur de l'Atlantique, que nous avons aménagées, Crozon à cinq kilomètres. J'ai repris l'organisation des groupes éclaireurs aînés, sans y faire référence. Trois équipes avec un responsable. Les tentes montées dans un creux de la lande entre deux casemates, les dériveurs à côtés, à la limite de la « laisse » de haute mer. Nous avons campé là de 1965 à 1970.



Pour l'encadrement, j'avais un moniteur de voile, d'abord G. Monpin en 1965, puis R. Laurens de 1966 à 1974. Il était prof de techno à Jules Ferry à Versailles et prof vacataire de dessin industriel au Logis. Également, un ancien, Roger

Tavernier qui avait participé au premier camp, puis est revenu régulièrement pendant plusieurs années en qualité de chef de camp, chargé de la tenue du camp, rangement, propreté...

L'année où il faisait le service militaire, il avait demandé une permission spéciale. Ce jeune était arrivé à St Lambert à la suite d'un placement de justice : il avait avec la 4 L de son père défoncé une vitrine et fait quelques dégâts annexes. Pour lui le Logis avait été la « révélation ». À quinze ans, il était placé en usine où il travaillait comme « perceur ». Au Logis, il avait pu reprendre une scolarité, qui lui permettra d'avoir un B.E.P.C. puis C.A.P.

Lendemain de tempête, on sèche



d'électromécanicien. Il me disait un jour parlant de la cause de son placement, ce jour là, j'ai fait la « connerie heureuse » ! Dans le cadre des activités, il participait à tout. Il démarrait fin juin avec le séjour mer en Bretagne, suivi par la croisière avec Jean Claude Ferrand puis la montagne avec Jean Michel Bechet, pour finir avec le camp éclaireur.



Serge LAMBEAUX

On avait avec **Serge Lambeaux**, éducateur chef, **clef de voûte du fonctionnement éducatif du Logis**, fait en sorte que les activités de loisir se succèdent sans se chevaucher, de façon à permettre aux jeunes de participer à plusieurs séjours ou camps, voire à tous.

Le groupe mer Bretagne, était constitué de douze à quatorze jeunes en trois équipes, plus les « invités », Christiane Laurens et ses deux gamins deux et quatre ans. Souvent un ou deux anciens, parfois avec leur petite amie ou leur épouse, stagiaires d'école. Chaque équipe responsable d'un bateau, deux équipes naviguant, l'autre au repos, services généraux, pêche, connaissance du milieu marin et de l'environnement.

Ce planning de principe modifiable en fonction du temps, des marées, etc..... les équipes, régataient entre elles ou participaient aux régates organisées par l'école de voile de Morgat. Pour l'équipe à terre, c'était la découverte du milieu marin. À marée basse, pêche à pied très abondante dans ce secteur. Dans le sable, coquillages à profusion, les tellines (pignons en Vendée, poulics en Bretagne, donaces ailleurs) d'une grande finesse, souvent on trouvait à l'intérieur, des petites perles, trois millimètres maxi, blanches ou violacées, des crabes verts dont on faisait des soupes fameuses, des tourteaux, des araignées de mer, des bigorneaux, des oursins, et des pouce-pieds, fruits de mer très peu connus en France, très appréciés à juste titre en Espagne, des moules, des couteaux (solen). On ramassait aussi quand il y avait eu une averse, le matin avec la rosée des escargots, petits gris, jusqu'à six jours avant le départ, pour les faire « jeûner » et les déguster le dernier ou l'avant dernier jour de camp. Tous ces fruits de mer, étaient une découverte pour les garçons qui souvent voyaient la mer pour la première fois.



Découverte aussi sur le plan gustatif. Je profitais de l'occasion pour expliquer ce que sont les lamellibranches, les gastéropodes, les crustacés, les échinodermes, leurs différences, leurs particularités, leur place dans la faune marine.

Profiter de toutes les occasions pour transmettre les connaissances est bien plus efficace sur place qu'en classe ou dans un livre...

Bien souvent, on ne sait pas. Et bien ! On va chercher le renseignement ensemble.

Apprendre à chercher une information, apprendre à apprendre le b.a.-ba. de la culture, ne pas tomber dans la « gorilisation » disait souvent Jean Claude Ferrand.

Pour conserver certaines bestioles trouvées sur place et les apporter au Logis, où on les mettait en inclusion sous plastique, j'avais du formol dilué. Il était dans une bouteille qui avait contenu du vin blanc pour cuisine. Sur l'étiquette barrée, écrit en gros au feutre rouge « FORMOL ».

Un jour, je vois un de mes lascars, se tortillant et se tenant le ventre :

« Qu'est-ce qui t'arrive ? - J'ai bu de la bouteille.

- Mais tu n'as pas vu ce qui était écrit ? - Oui, mais je croyais que c'était exprès pour pas qu'on te le pique !! »...

Obligé à boire de l'eau +++, mis dans la voiture et foncé chez le Dr de Palma que je savais être dans son Penty. Expliqué le cas, le docteur m'a fait une ordonnance, refoncé à la pharmacie, piqûre (apomorphine) pendant ce temps, Madame de Palma l'avait encore fait boire. Dans un quart d'heure, me dit le docteur, vous allez voir, il vomira tout ce qu'il a avalé... Ouf ! Sacrés gosses.



L'équipe à terre se chargeait aussi de la corvée d'eau et participait à la cuisine, simple, variée, consistante et savoureuse, privilégiant la mer, mais aussi viandes, volailles et légumes, artichauts et choux-fleurs, Bretagne oblige - autres aussi. Souvent, grillades sur braises avec du bois d'épave, à profusion sur les galets bordant la plage.

Faire découvrir des produits et des préparations autres que celle de la grande collectivité. À chaque séjour, il y avait traditionnellement un repas de homard à l'américaine.

Par relations, je les avais aux viviers de Camaret à des prix imbattables. Cependant sur la facture, je faisais mettre « poisson » pour éviter les explications.

En effet, quelques années avant à Cassy, Colchique, ma sœur, pour varier et faire connaître d'autres nourritures, avait un jour fait un repas : cuisses de grenouilles, ce qui ne grevait nullement le budget, mais une inspectrice avait trouvé que c'était une dépense somptuaire. Jean Claude Ferrand avait dû s'expliquer auprès des tutelles, il avait aussi dû plus tard, s'expliquer car au cours de la période de croisière qu'il animait, il avait des factures d'achats ou de restaurant en pesettes !

Ces « contrôleurs » un peu bornés, avaient du mal à comprendre que des « malades » puissent manger des cuisses de grenouille, du homard ou déjeuner dans un restaurant étranger. C'est pour pallier ces « mesquineries » que dans la tête de Jean Claude Ferrand, toujours créative, est née l'idée de créer une association indépendante, agréée Jeunesse et Sports, habilitée à organiser, séjours et activités de loisirs et gérant leur fonctionnement, établissant une facture en prix de journée.

Les établissements de « Vers la Vie », ne mentionneraient plus dans leurs comptes que les factures en prix de journée de cette association. Vous avez deviné ! Ce sera l'**A.N.R.E.L.** ; « Association Nationale de Réadaptation, Education et Loisirs ». Par la suite on trouvera pour l'A.N.R.E.L. bien d'autres terrains d'intervention et d'organisation : séminaires, congrès, action de formation, aide aux projets...

Les prix de revient des séjours Bretagne étaient les moins chers et avaient la réputation d'être ceux où on mangeait le mieux. Pour une bonne part, grâce aux bonnes relations que j'avais avec les commerçants de Crozon et à l'apport non négligeable de notre pêche.

Pour les jeunes, c'étaient des découvertes permanentes : on apprécie mieux un beau maquereau, ultra frais, grillé au fenouil, sur un lit de braises, que les petits pavés surgelés insipides, dont la panure est gorgée de graisse, forme sous laquelle ils connaissaient avant le poisson !

Un jour au secrétariat du Logis, la mère d'un garçon avait demandé à Cécile : mais comment fait votre mari ? Mon fils me dit que là-bas, le poisson est tellement bon, qu'ils en sucent les arêtes, et ici, il ne veut pas en manger...

Un des garçons vétéran du groupe, avait fait un jeu de mots avec mon nom, en disant au retour d'un camp : « oui, mais nous nous faisons un séjour « Gastronomique ».

Ces cassures avec les habitudes faisaient qu'il s'établissait un climat de détente, de confiance, d'échanges, facilitant la relation, faisant accepter les contraintes.



Car pas d'éducation sans contraintes, pas d'éducation sans confiance, pas de confiance sans bonnes relations.

Pendant cinq ans, l'activité « voile - connaissance de la mer » s'est ainsi déroulée sur cette lande. Pour ranger les bateaux pendant l'hiver, je cherchais un lieu de garage. Il y avait bien le hangar d'une ferme qu'on me prêtait gentiment, mais les bateaux se salissaient énormément. Pas de possibilité de travaux d'entretien, surtout de peinture et les navettes sur remorques étaient contraignantes (585 Kms de St Lambert/Crozon).



Un des garçons aimait laver le linge ! Et papoter avec ces dames au lavoir du hameau de Trébéron. Quand il était de l'équipe à « terre », il faisait le tour du camp et nous demandait : « Avez-vous quelque chose à laver ? » On lui donnait ce qui était sale et il se faisait un plaisir de nous le laver. Dans ses conversations autour du

lavoir, il avait appris qu'au hameau de Kerglentin Tréboul, il y avait une ancienne grange à vendre. « Tu devrais aller voir », me dit-il.

Le tutoiement égalitaire facilite grandement la relation, qui devient spontanée rapidement. Certains adultes préfèrent que l'on maintienne par le « vous » cette marque de « respect », alors qu'eux disent « tu » au jeune. Le respect doit être réciproque et s'obtient par la compétence, la notoriété, et non en affichant sa fonction et ses titres...

Exemple d'intégration dans le groupe, ce garçon au courant comme les autres du problème, avait tendu l'oreille et transmis l'information.

Je suis en effet allé voir et du premier coup d'œil, je me suis rendu compte de ce qu'on pouvait en faire : beaucoup mieux qu'un simple hangar à bateaux. Une vue magnifique sur la baie de Douarnenez, au-dessus d'une plage de 600 m, entourée de falaises avec un accès par un escalier de 99 marches, construit par un riverain, M. Boulard. Un autre accès par un sentier pas très facile et assez long. Plage pratiquement déserte !

À notre arrivée à Kerglentin, je suis allé voir ce monsieur, me présenter, lui dire ce que je faisais



et lui demander la permission d'utiliser son escalier. « Bien sûr ! Me dit-il, je vous ai laissé parler, mais je vous connais. Je vous ai vu dans votre atelier à St Lambert, un jour où je suis allé avec le

directeur de l'I.R.M.P. de Tigery visiter votre établissement ! » Il y a de ces coïncidences, de ces hasards !! Moi je ne m'en souvenais pas.

M. Boulard, retraité avait acheté une parcelle en bord de grève, construit une maison et l'escalier. C'était un ancien entrepreneur en plomberie chauffage central de Brunoy ; il avait travaillé pour l'I.R.M.P. de Tigery, et s'intéressant à notre travail, était venu visiter St Lambert. Nous sommes devenus amis.

L'escalier, on se chargeait de son entretien, essentiellement le nettoyage. Chaque équipe, en arrivant, nettoyait 33 marches. Les plus malins se précipitaient pour faire les premières, car moins sales que les dernières...

Sur une parcelle de 400 m², la grange Capitaine (du nom de son ancien propriétaire) couvrait le quart de la surface au sol. Le reste était l'ancienne aire de



battage du hameau, le prix de vente était de 15 000 Frs en juillet 1969.

De retour à St Lambert, j'en ai parlé à Jean Claude Ferrand :

-« C'est bien, mais on n'a pas cette somme au budget ! »

-« On peut la prévoir pour l'année prochaine en attendant, je peux en faire l'avance... »

De retour à Crozon, nous achetons le bâtiment à parts égales, Cécile et moi d'une part, Colchique et Vlad (sœur et beau frère) de l'autre, considérant que c'était provisoire pour un an. Début des travaux fin juin 1970.

En gros : création d'un étage, réfection de la toiture avec une levée de toit, agrandissement de l'appentis sur le devant de la maison. Ouverture de fenêtres, réfection du sol, installation d'eau, d'électricité, sanitaires, cuisine etc.



Réorganisation du groupe : toujours trois équipes, mais une à la voile, une au chantier, l'autre aux services, pêche, baignade... Les garçons et deux ou trois anciens en renfort, très emballés par le projet. On est passé à la réalisation, établissement de plans. Dessinés au Logis, par un des jeunes avec le coup

de main du prof de dessin, également moniteur de voile. Dépôt du permis de construire que j'ai eu très rapidement. Le Maire de Crozon à qui j'avais demandé rendez-vous, le Dr Jacquin, m'a très bien reçu. Je lui ai expliqué ce que nous faisons dans l'association et ce que je voulais faire dans ce petit bout de sa commune. Nous avons davantage parlé éducation qu'urbanisme. Il m'a entretenu de la dyslexie de son fils. À ma visite suivante, en remettant le dossier, il a signé devant moi, l'avis favorable. Demande également pour le branchement d'eau et d'électricité. Pour l'électricité, ce sera une vraie aventure.

L'installation électrique avait été réalisée de « mains de maître », par Roger Tavernier ancien ayant fait à Jules Ferry sa formation d'électromécanicien. Il était chef d'équipe dans l'entreprise « Bouladoux » : Electricité Générale.

Pour avoir le branchement et le compteur, EDF se faisait tirer l'oreille, on me demandait un certificat de conformité et me conseillait de voir avec le Consuel ou l'APAVE. Pris contact avec ces organismes, divers échanges de lettres, pour me dire que ce n'était pas de leur compétence ! Vu EDF : -Et bien voyez avec le bureau « Véritas ». Re correspondance pour me dire au bout de quelques allers et retours de lettres qu'ils n'intervenaient pas dans le Finistère !!! Voyez la commission de sécurité, mais il leur faut un certificat de l'entreprise qui a fait l'installation.

- Vu Mr Bouladoux, où Roger travaillait : « Et bien je vous fais ça tout de suite ! Il est chef d'équipe chez moi alors pas de problème. » Premier ouf !

De retour à Kerglentin, en fin d'après-midi avec mon certificat, je vois à mon grand étonnement que le compteur était posé !

Le lendemain matin, je vais à EDF pour explications.

- « Oh ! Oui on a estimé que cela avait assez duré, alors on vous a branché.

- Mais vous n'aviez pas la clef !

- Vous aviez laissé la petite fenêtre des cabinets ouverte, alors on est passé par là ! »

Après m'avoir fait traîner pendant 6 mois : allers et retours, correspondances à n'en plus finir, ils m'avaient posé le compteur par effraction !

Fin juin 1970, le chantier démarrait. Une vraie réalisation, du concret. Au retour du premier séjour fin juillet, le chantier avait bien avancé et je ramenaient un bon paquet de factures de matériaux : bois de charpente, briques, ciment, ardoises (7500) etc. ... et pensais, en accord avec ce que j'avais envisagé avec Jean Claude Ferrand me le faire rembourser.

Mais M. Bossard grand argentier, me dit : « Ce n'est pas possible, la maison étant pour le moment à votre nom, cela s'appellerait de l'enrichissement de particulier.

Par contre, on peut, puisque vous avez résilié pour faire ces achats, le placement épargne logement qui vous rapportait 8 %, vous verser un loyer correspondant à 8 % des sommes investies. » Ce loyer correspondant à l'utilisation des locaux par Le Logis pour les camps de vacances. J'ai dû me contenter de ce compromis, ce qui ne m'a pas arrangé par la suite, quand j'ai acheté une maison, pour l'après logement de fonction dont je disposais à Saint Lambert. D'année en année, la grange devenait maison, et était de moins en moins achetable par « Vers la Vie ». Aussi, après la retraite, j'ai dû la vendre...



En cours d'année à l'atelier de travaux manuels, la construction des voiliers allait bon train... Une deuxième coque de Caravelle était en construction. La première avait, une nuit de tempête en fin de séjour, rompu son amarre et s'était fracassée sur les rochers de la côte. En construction aussi, deux « Fire Ball » dériveurs de compétition. On ne peut construire (en payant des droits à l'architecte naval, ce qui permet d'avoir un numéro de voile) que certains bateaux, non

protégés par une exclusivité.

Toutes ces constructions étaient en bois. La construction bois est beaucoup plus formatrice et éducative : apprendre à se servir des outils, relever les dimensions sur plan, les transposer sur la pièce à exécuter (application pratique de la règle



de trois) et surtout beaucoup plus de travail d'équipe. On peut arrêter et reprendre la construction à tout moment.

Bon, où en est ce bateau ? J'ai une heure pour y travailler...me réclamait parfois un jeune...

Combien de fois ne m'a-t-on pas dit : « Pourquoi tu ne fais pas les coques en plastique ? » C'est bien plus rapide bien sûr, on a un bateau, mais au plan manuel, gestuel, on n'a rien appris. La construction plastique est un travail de « manœuvre », valable pour une production industrielle nécessitant des locaux bien ventilés, produits toxiques, etc. ...

Pour les jeunes, avoir navigué sur un bateau construit collectivement de leurs mains, a une valeur éducative, valorisante et incomparable. Je vois encore certains de mes garçons, recevant la coupe gagnée après une régate, disant à l'organisateur : « Vous savez si nous gagnons, c'est parce que **nos bateaux nous les avons faits nous-mêmes !** »



L'atelier de travaux manuels n'était pas qu'un chantier de construction navale. On y faisait bien d'autres choses, essentiellement : un atelier poterie céramique, un atelier forge, un atelier sculpture sur bois, menuiserie, un laboratoire photos, un atelier maquettes, inclusions sous plastique...

Tout cela pour avoir une gamme de choix assez vaste et offrir une option convenant à leurs aptitudes et goûts.



La poterie particulièrement tactile, ne nécessitant pas ou guère d'outils, le principal étant la main et les doigts. La forge apprenant à dominer le feu et le fer, la sculpture sur bois la recherche des formes, du travail soigné, de la finition....

Toutes ces techniques obligent à accepter et à surmonter les contraintes de la matière, préparant à composer avec celles de l'existence. Guider et intervenir au bon moment pour faire en sorte que « l'œuvre » soit une réussite valorisante pour le jeune lui-même et si possible pour son entourage.

À ce sujet, deux cas où la relation prend une grande dimension et sert de point de départ à un réel échange

éducatif :

Un des jeunes allait pour le week-end en famille, emportant une poterie bien finie, qu'il avait réalisée à l'atelier et dont il était assez fier à juste titre, pour l'offrir à ses parents. Dans l'après-midi, coup de téléphone des parents : « Ecoutez, on est bien embêtés, notre garçon vient de rentrer, il nous apporte une poterie qu'il dit avoir faite mais on pense plutôt qu'il l'a volée dans un magasin.

- Mais non, pas du tout, on l'a vu avant de partir et c'est bien lui qui a réalisé ce vase à l'atelier de travaux manuels.

- Et bien, on n'aurait jamais cru notre garçon capable de faire cela. Mais alors, il pourrait peut-être en faire son métier ?

- Ne nous emballons pas ! On n'en est pas là, mais voyez, il n'est pas « bon à rien » comme vous le pensiez ! »

Une autre fois, un jeune qui m'avait entretenu des problèmes qu'il avait avec sa belle-mère, m'avait dit : « Si je lui offrais une belle poterie, nos relations s'amélioreraient peut-être ? »

Rentré chez lui pour le week-end, il offre son cadeau. La belle-mère le prend et le laisse tomber par terre : « Je ne veux rien recevoir de toi », il a fallu aider le gamin à clarifier la situation et à assumer la rupture...

Toutes ces actions, toutes ces activités entreprises ayant en ligne de mire, le but, la confiance, la réconciliation avec le monde des adultes - confiance en eux-mêmes et en leurs éducateurs. Ce n'est que dans une confiance réciproque et amicale que la relation éducative constructive peut s'établir. Mettre en évidence leurs côtés positifs. Tout le monde en a.

Baden Powell disait : « Dans tout individu, il y a au moins cinq pour cent de bon », souvent caché sous des aspects de façade.

Faire un bateau, une poterie, participer à un chantier de restauration, faire une belle maquette, faire de la voile, pour faire de la voile, ou autre activité pour occuper les jeunes, pour « tuer le temps » ne sert à rien. Le but est la prise de conscience des valeurs de chacun. Les aider à établir un projet personnel dans l'axe qui leur convient le mieux. À long terme, faire des citoyens, responsables, ayant les moyens de se défendre dans une société de plus en plus contraignante.



Faire découvrir que la nature est belle, que la vie est belle. « *Le propre de l'homme est de vivre non seulement d'exister* » disait Jack London.

Pas de réinsertion de « type moutonnier ». Un de mes anciens me disait : « Tu vois ce qui m'aura le plus servi, ce n'est pas tant ce que vous m'avez enseigné, mais **l'ouverture d'esprit que vous nous avez donnée**. Il me disait aussi : « Si je n'avais pas fait le chantier de Bretagne, jamais je n'aurais osé acheter une vieille maison et la restaurer ». Responsable dans une administration, il me disait aussi : « Mon service je l'ai organisé comme tu faisais dans tes camps : tout le monde est au courant de tout, et chacun peut remplacer l'autre ». Leur faire prendre conscience de leur valeur et avoir confiance en eux-mêmes.

Pendant les séjours en Bretagne, les jeunes que cela intéressait avaient les comptes de fonctionnement à disposition - alimentation - construction - équipements - bateaux etc. ... Cela permettait de leur faire découvrir le prix des choses.

Prendre conscience que leur travail avait une valeur. Ainsi une « Caravelle » qui dans le commerce valait en 1965, 6 000 francs nous revenait à 1 500 – 1 000 francs pour le mat et la voilure qu'on était obligé d'acheter et 500 francs de matériaux pour la coque.

La valeur du travail fourni était là facilement chiffrable.

Pour l'alimentation, que les bonnes choses ne sont pas toujours les plus chères et que si un jour, on fait un « extra » on peut le compenser par des produits de moindre coût.

Pour ceux qui étaient « sortants » à la fin de l'année ou près de l'être et qui allaient devoir « gérer » leur budget, de commencer à s'organiser. Prendre conscience aussi que l'électricité, l'eau, le gaz ont aussi un prix. Ce dont ils n'avaient pas eu à se soucier, ayant été pris en charge depuis longtemps.

Le chantier à Kerglentin était bien avancé et la maison devenait habitable. Avant et pendant les débuts du chantier, on campait sur le petit bout de terrain devant la maison. C'était assez sommaire comme installation, mais dans une bonne ambiance, ça passe, même pour Christiane Laurens qui avait ses deux gamins, Didier et Marianne six et quatre ans. Et pour Monique

Tavernier et son fils Boris trois ans, épouse d'un « vétéran » ancien qui venait régulièrement. Après 15 semaines de chantier sur trois ans, ce sera même confortable.

À l'atelier, au Logis, on avait réalisé le mobilier : lits, tables, sièges. Une cuisine bien équipée - quatre petites chambres, un dortoir de douze lits, des sanitaires... Ainsi, on pouvait profiter de l'installation pendant les petites vacances - Noël, Mardi-gras, printemps. Hors périodes d'été, le groupe escalade animé par Michel Defrance, qui avait pris la suite de son frère Jean Paul pouvait y exercer ses talents sur les rochers de grès armoricain du Guern ou de la pointe de Pen Hir.

Le 30 mars 1975, ce fut le drame. J'étais parti comme les années précédentes à cette époque avec mon groupe Mer, pour un séjour découverte du milieu marin, visite de la presqu'île de Crozon - Pêche.



J'avais aussi quelques filles des foyers d'Antony et de Nonancourt avec une de leurs éducatrices. Un jeune couple d'éducateurs en formation de l'école d'Orléans en stage au Logis, s'était joint au groupe : Claudine et Philippe Morin, et aussi deux anciens.

Le temps était au beau et la mer calme, ce matin là, j'avais à faire des courses à Crozon, Claudine était avec moi. Pour la partie de pêche, Philippe est parti avec trois gamins à bord du petit canot le « M'as-tu-vu » vers un îlot, un affleurement rocheux au milieu de la baie « les Verrés ». La veille, j'avais fait le même parcours avec trois autres gamins. Ils devaient être de retour pour midi.

À une heure, personne, rien en vue ; je suis allé à la gendarmerie. Ils ne me les ont retrouvés avec l'hélicoptère que vers 18 heures. Miguel Jeanfaivre, Robert Deabajo dont c'était l'anniversaire de ses quatorze ans, Thierry Poiron qui n'était à St Lambert que depuis un mois. Tous les quatre portaient leur brassière bien attachée. Que s'est-il passé ? On ne le saura jamais. Les corps ont été déposés à l'hôpital de Douarnenez.

Le canot était homologué quatre places adultes, insubmersible et on s'en servait régulièrement. Bien sûr, j'aurais préféré utiliser le canot pneumatique 6/8 places, beaucoup plus sûr et stable. L'inconséquence d'un collègue éducateur d'une autre association, à qui j'avais prêté la maison, m'en avait privé. Il avait fait une déchirure sur un des boudins et ne l'avait pas signalé pour qu'on en fasse la réparation...

La situation était lourde. Trois gamins et un collègue à la morgue ; la jeune veuve très courageuse, ne réalisait pas encore l'étendue de la catastrophe. L'éducatrice de Nonancourt rentrait avec ses filles, bonne décision. Les sept gamins restants, catastrophés ! Un des anciens aussi éducateur en formation, faisait de son mieux, l'autre préférait rentrer.

Le lendemain en milieu de matinée, se présente Richard Gautier : « Voilà, je suis là si tu as besoin de moi ! » Richard est un des anciens du Logis où il est resté de 1966 à 1971. Là il avait 23 ans. Il était animateur dans un foyer de jeunes travailleurs à Gien. Avait entendu à la radio l'annonce de l'accident. Vu son directeur –« Voilà ce qui se passe, je dois y aller », sauté dans sa voiture (plus de 600 Kms) : « Je suis là, fais ce que tu dois faire, je m'occupe du reste ».

Il avait été un de mes trois chefs d'équipe quelques années avant et était parfaitement au courant de tout. C'est vraiment à l'occasion de ce malheur que j'ai pu mesurer la dimension, la profondeur de la relation, de l'attachement, de l'amitié, de la complicité, de la confiance qui s'étaient installés entre nous. Actuellement, il est éducateur diplômé dans un établissement de Vesoul.

Et il y en avait des choses à faire ! Déposition à la gendarmerie de Crozon, convocation par l'administrateur des affaires maritimes, qui agit en tant que juge d'instruction pour les événements maritimes et l'hôpital de Douarnenez. Les pompes funèbres, avoir à organiser les obsèques de mes gamins, choisir le modèle de cercueil, sont des épreuves qui marquent et qu'on n'oublie pas. L'enquête et le rapport de l'administrateur ont conclu à la « fortune de mer » aucune faute n'ayant été relevée. Mais c'est quand même très lourd à porter...

Je veux ici, remercier les personnes qui en cette circonstance, m'ont soutenu et entouré de leur amitié et de leur affection : Jean Claude bien sûr, le président M. Wellers, Roger Hueso, Max Beucher, Robert Cailleton, Jean Michel Bechet, Jean Claude Lebouc, administrateur des affaires maritimes, qui va devenir un ami, le commandant de gendarmerie de Crozon, les parents de Philippe Morin, arrivés par avion taxi à Brest. Alors qu'ils venaient de perdre leur fils, m'encourageant à continuer. Également plusieurs anciens du « groupe mer ».

À la rentrée de cette période de congés de printemps, on a repris le cours habituel des activités, avec un moral pas toujours au beau. Et les grandes vacances approchant, il a fallu préparer les bateaux et le reste... ; quatre de mes anciens du groupe, voyant ma baisse d'enthousiasme, m'ont dit : « Ecoute cette année, tu t'occupes de nous faire de bonnes choses à manger et les jeunes, c'est nous qui nous en occupons !

Ce séjour a été un des meilleurs, sinon le meilleur réalisé pour les jeunes. Quant à moi, le drame était encore trop présent.

Dans toutes ces formes d'activités autres que scolaires, la participation en tant que professionnels de certains anciens pensionnaires a été une contribution, un apport très positif et une aide précieuse, dans une logique de transmission et d'exemplarité.

A une certaine époque la formation professionnelle en mécanique était assurée en grande partie par trois anciens : Jean- Pierre Romaru, Serge Tison, Lucien Géraume.

Un autre ancien, Gérard Dagorno enseignait l'horticulture dans l'établissement que ma sœur et mon beau-frère avaient créé en Normandie...

Jean Claude Ferrand dans son équipe « Mer croisière » s'appuyait aussi sur des anciens, qu'il avait contribué à former avec l'aide de marins professionnels de la navigation de plaisance, notamment Bourdeaux et Blondel qui étaient réputés dans les milieux de la plaisance.

Jean-Claude Delépine, entré en 1960 à 12 ans, était devenu le skipper du Noa Noa II, voilier de 18 mètres. Il était capable, partant de Beaulieu ou Toulon, de calculer sa route vers les Baléares ou la Corse et d'arriver pile sur le port choisi. Il pouvait aussi entrer dans un port à la voile, faire affaler la voilure au moment précis et venir se ranger à quai sur l'erre (vitesse résiduelle).

Ces compétences acquises avec Jean Claude Ferrand lui vaudront d'être choisi comme responsable de la partie navigation pour une campagne de fouilles archéologiques dans le grand nord Canadien.

Au groupe Montagne, les aînés et les anciens assuraient une partie de l'encadrement avec Jean Michel Bechet, Jean Paul Defrance puis Michel Defrance.

Au groupe éclaireurs, les aînés ont toujours participé à l'encadrement des plus jeunes. Des anciens se considéraient toujours faisant partie du groupe.

Cette implication des aînés et des anciens dans cette partie essentielle du fonctionnement du Logis, a eu cours tant que Jean Claude Ferrand a conservé la direction effective de l'établissement.

Puis l'usure des anciens éducateurs et les conceptions différentes des nouveaux arrivants ont fait que peu à peu, ces activités motivantes pour les jeunes ont été marginalisées...

Les anciens n'ont plus été accueillis avec plaisir...

Dans les débuts, les week-ends étaient un grand moment d'activités. Les garçons pouvaient aller en famille, quand ils en avaient une, le troisième dimanche de chaque mois. Puis on en est venu à deux week-ends, puis ils ont été tenus de rester un week-end par mois. Et enfin tout faire pour vider la maison en fin de semaine, sous prétexte de « meilleure organisation des plannings ». Bien sûr, dans ces conditions, quand les anciens se présentaient, ils trouvaient la maison vide et étaient reçus comme des « chiens dans un jeu de quilles ». « On ne va quand même pas s'embêter avec ces gars pour lesquels on n'a même plus de prix de journée ! »...

Les anciens se sont faits très rares, beaucoup ont été perdus de vue et on ne sait plus ce qu'ils sont devenus.

Quelques-uns ont continué à venir voir Jean Claude Ferrand « le vieux » (titre qu'il avait quand il dirigeait le groupe croisière) Robert ou Tonio, mais ils ne venaient plus voir le Logis !

Plusieurs d'entre nous et quelques anciens se sont retrouvés autour de l'idée perpétuer l'implication des aînés, auprès de leurs cadets. Un tel « héritage », de tels vécus, ne pouvaient pas disparaître...

C'est ainsi qu'a été créée l'association des anciens et amis -3A- qui après bien des « réajustements », reste active...



Avant, pour ma part, tous les ans, quelques semaines après la rentrée, j'organisais une soirée projection de diapos, pour « les groupes mer », à laquelle tout le monde était invité. Soirée animée où les vétérans étaient contents de se revoir en commentant : « Oh ! T'as vu ? »

À l'issue de la veillée, il y avait toujours trois ou quatre garçons qui demandaient : « Que faut-il faire pour être du groupe ? - Et bien, voir s'il y a de la place en fonction des départs et avoir l'accord des chefs d'équipe. - Ah bon ! Ce n'est pas toi qui décides ? - Oui mais pas seulement. Si ton comportement est bon et s'il n'y a pas de problème, ce sera avec plaisir ».

La participation d'un demandeur volontaire, n'est pas du tout la même que celle d'un « parachuté » et il est arrivé qu'un volontaire désigné, gâche l'ambiance et la réussite d'un séjour. Un groupe de gamins, surtout parmi les nouveaux, non motivés, non attirés spontanément par la gamme d'activités proposées, ont été dispatchés dans les groupes constitués, parfois, ça tombait bien, mais rarement : « J'ai pas demandé à être là ! »

Cette éducation, cette formation par les activités de loisirs qu'il a fallu dénommer « loisirs thérapeutiques » pour la faire admettre par les tutelles et bon nombre de professionnels (toujours l'opposition éducation/médicalisation), a été théorisée par Jean Claude Ferrand qui en constatait les effets authentiquement psychothérapeutiques auprès des jeunes. Des adolescents se sont véritablement « reconstruits » grâce à nos activités...

Lors d'un séjour du groupe mer en Bretagne, vers le milieu d'une matinée, je vois arriver deux jeunes femmes qui nous observaient. Le chantier était en pleine action. Je les salue et leur demande si elles souhaitent un renseignement. « Pas particulièrement ! Nous avons appris par un de vos moniteurs qu'il y avait ici un centre de loisirs et qu'il était tellement mal organisé, qu'il avait peur que les services de protection de l'enfance ne le fassent fermer,

- Tenez, c'est lui là-bas.
- Mais il n'est pas du tout moniteur ici ! C'est un des jeunes et pas particulièrement intégré.
- Ah bon, il nous a raconté des histoires à dormir debout, c'est d'ailleurs ce qui nous a intriguées. »

Je leur ai montré notre installation, les ai amenées jusqu'à la plage, au moment où les bateaux rentraient et elles sont parties rassurées, sur le sort des « enfants ».

J'ai rassemblé la maîtrise : les trois chefs d'équipe, le moniteur de voile, un éducateur du Logis arrivé depuis peu, la maîtresse de maison du Logis, qui se plaisait avec nous et prenait une part active au fonctionnement du groupe mer. Je leur ai raconté pourquoi les deux visiteuses étaient venues, et les racontars de notre « zigoto » sans donner d'importance à l'affaire.

- « Que pensez-vous qu'on peut prendre comme sanction ?
- Oh ! Il n'y a qu'à l'envoyer cet après-midi ramasser les boules de goudron sur la plage (restes d'une des marées noires auxquelles nous avons eu droit) et on les fera brûler ce soir ».

Accord général, sauf de l'éducateur nouvel arrivant, qui outré qu'on puisse proposer une telle punition, surtout par un des jeunes du groupe, même s'il a une fonction de chef d'équipe. Prétextant qu'à la rentrée, le « puni » devait être dans son groupe et qu'il serait intenable, mécontent aussi parce qu'il n'avait pas eu son congé hebdomadaire.

Il est allé téléphoner au directeur du Logis du moment et avec son accord est rentré à St Lambert ! Encore un ou plutôt deux, qui n'avaient rien compris à la méthode.

À la fin du séjour, au « jugement » vieille coutume à la branche aînée des éclaireurs que j'avais conservée, où tous les participants, responsables ou pas, disent ce qu'ils pensent du camp en bien, en mal ou en propositions, le « zigoto » a fait des excuses : « Je ne sais pas ce

qui m'a pris ! La sanction, je ne l'ai pas trouvée excessive, j'avais surtout peur de me faire exclure du groupe ».

Dans les milieux éducatifs, on parle surtout de rééducation. J'ai toujours pensé que le terme est impropre. Dans la plupart des cas, les jeunes livrés à eux-mêmes arrivent à l'état brut, à éduquer de A à Z. Ils n'ont aucun repère, ou alors des repères sacréments tordus ! En tout cas, éducation à compléter ou réorienter. Cette forme d'éducation, impliquant les jeunes dans leur propre éducation formation demande de la part des éducateurs, une action militante. On est là pour former de futurs citoyens, bien armés pour se défendre, actifs et responsables.

Il est bien évident que cette forme d'éducation, ne peut pas s'appliquer à toutes les formes d'inadaptation. Pour des jeunes physiquement normaux et d'intelligence normale, ou supérieure (ce qui est souvent un gros facteur d'inadaptation) elle est parfaitement adaptée. Et là, ces activités motivantes ont toute leur place.

Pour mémoire je rappellerai que les CEMEA « Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active » ont été à leur origine, une création des Eclaireurs de France. Ce n'est pas dans la formation actuelle des écoles d'éducateurs qu'on peut espérer trouver les éléments de base nécessaires à cet engagement philosophique militant...

J'ai été formateur vacataire pour les activités manuelles pendant huit ans, de la troisième à la onzième promo à l'école de BUC et vu la dérive de la formation de l'éducation à la « médicalisation », imposée par le diplôme d'Etat.

Cette formation se veut polyvalente, formant des éducateurs compétents pour toutes les formes d'inadaptation. Prendre en charge un psychopathe, un déficient mental, un handicapé physique, c'est un autre métier, ou des métiers. Prendre en charge un jeune déboussolé, déstructuré socialement, présentant des réactions qui vont le cataloguer comme caractériel en est un autre.

Le cheminement pour obtenir une prise en charge va entraîner le jeune dans une suite de visites médicales, d'exams chez divers psys. Il faut arriver à trouver une affectation qui justifie une prise en charge « longue maladie ». D'autres formes de prise en charge existent, justice en particulier, mais là, il faut être devenu justiciable... Le plus courant est de faire payer notre brave sécurité sociale et contribuer à creuser son prétendu trou, mais ceci est une autre histoire !...

Les premières actions d'une prise en charge éducative d'un jeune « caractériel » nécessite souvent dans un premier temps, de le rassurer : « Non ! Tu n'es pas malade », lui expliquer qu'un psy a des compétences autres que celles de soigner les « fous » mais cette « démaladisation » ne peut se faire que quand la confiance s'est établie.

Ces formes d'éducation active nécessitent un engagement militant (déjà évoqué) et c'est surtout dans cette option que se concrétise la différence entre **ceux qui éduquent en gagnant leur vie et ceux qui gagnent leur vie en éduquant**. « Les militants et les mercenaires », disait Jean Claude Ferrand.

La bonne parole, distillée derrière un bureau n'est pas suffisante !...

Toujours cherchant à trouver des occasions de valoriser les jeunes, j'avais à l'époque où j'intervenais à l'école d'éducateurs, trouvé un moyen de les impliquer. Dans les premières séances de travaux manuels, soit en poterie, soit en sculpture sur bois, tout le groupe étant néophyte, voulait démarrer en même temps. Après, un décalage s'établit.

Seul, ce n'était pas facile, aussi à ces premières séances, j'amenais selon les cas, deux ou trois garçons se débrouillant bien manuellement pour m'assister, ils prenaient en charge, les éducateurs en formation. Tout fiers d'avoir « initié » ces futurs éducateurs. Les éducateurs, intéressés et amusés d'être dirigés par un « caractériel » et voir concrètement l'utilité de cette forme d'ergothérapie.

Au Logis, pendant l'année, les bateaux étant construits, on a entrepris la construction d'un local pour ces groupes « Mer ». On a choisi une petite clairière dans les bois entre quatre bouleaux. Sur des plots de béton mettant à niveau des fers en I, on a obtenu une surface de 42 m² (6x7). Une carcasse en bastings et chevrons double paroi isolée, grande baie vitrée sur le devant, toit à une seule pente. Une cheminée centrale décalée sur foyer maçonné, une hotte pyramidale tronquée en tôle, pendue du plafond par quatre chaînes aux angles, des sièges, anciennes banquettes de la SNCF récupérées. Des étagères, pour collections de coquillages, bestioles marines en inclusions, des ouvrages sur la mer : encyclopédie de la mer, maquettes de bateaux.

Les débuts de la construction n'avaient pas été très rapides. On n'y travaillait que pendant les week-ends et les garçons ne voyaient pas trop ce que cela allait donner, au stade du coulage du béton pour les plots. Quand la construction a commencé à prendre forme, il y a eu accélération. Deux garçons : Richard Gautier et Pierre Gozard, de leur propre initiative, se levaient à six heures du matin et allaient y travailler avant le petit déjeuner. Les dernières étapes et les finitions ont été rapides.

On s'y réunissait, mais surtout, les garçons pouvaient y aller entre eux. Six avaient la clé, les trois chefs d'équipe, et trois autres pouvaient aller librement et sous leur responsabilité, en amener d'autres, du groupe mer ou pas. Tout ça faisait des envieux et on avait envisagé de faire une autre construction similaire avec, et pour les éclaireurs.

À l'époque, parmi les plus grands, plusieurs allaient à Jules Ferry à Versailles où ils préparaient le CAP d'électromécanicien, BEPC ou BTS. À plusieurs reprises, ils avaient pu inviter quelques uns de leurs copains de Versailles, qui trouvaient que les Sainlamberiens, avaient bien de la chance d'avoir ce qu'ils avaient et de pouvoir faire ce qu'ils y faisaient.



J'ai le souvenir, d'une soirée au local où les garçons m'avaient demandé de leur faire une fameuse paella pour vingt-cinq sur les braises de la cheminée car ils avaient souhaités inviter des copains du lycée Jules Ferry. Un autre dimanche soir où avec six ou sept garçons restés pour le week-end, nous avons fait une énorme fricassée de champignons (trompettes des morts) ramassés dans l'après-midi.

Un soir, deux garçons qui passaient la soirée au local, s'étaient allumés leur feu, étaient là bavardant, comme souvent. À l'heure du coucher, ils n'étaient pas dans leur dortoir. La collègue de « coucher » ce soir, n'acceptait pas que dans son « unité de vie », deux lits soient vides.

- « Où sont les deux manquants ? »

- Ils sont au local navigation, ils ont la clé et l'autorisation.

- Je ne veux pas le savoir, tout le monde doit être là quand j'éteins ! - Règlement. »

Pas heureuse d'avoir à traverser la moitié du bois, elle est allée les chercher, les a « virés » sans douceur. Dans la précipitation, les garçons ont mal éteint leur feu et deux heures après, le local n'était plus qu'un tas de cendres...

Si on avait fichu la paix à ces deux garçons qui ne faisaient rien de mal, ils auraient pu neutraliser le tison coupable, il y avait sur place tout ce qu'il fallait : réserve d'eau et deux extincteurs. On a bien envisagé de le reconstruire, mais à cette époque, où la « politique » était de vider la maison le plus possible pendant les week-ends, les jeunes restants se faisaient rares.

Avec l'argent versé par les assurances on a pu acheter un petit camion pour la section horticole !

À Kerglentin, la maison était finie et on l'utilisait pendant les petites et grandes vacances. Bien équipée et chauffée, on y allait donc pour les congés de Noël et de février. Circuits dans la presqu'île, découverte des côtes et des points remarquables. Par grand beau temps, à la pointe de Pen Hir on découvre un horizon de 50 Kms entre l'île de Sein et l'île d'Ouessant, toute l'Iroise et on voit vraiment sur cette longueur la courbe de l'horizon, là on peut estimer la rotondité de la terre. Je situais toujours l'endroit sur la carte.

Un jour où je disais : « Vous voyez en face, il n'y a plus rien avant l'Amérique », un des gamins me dit : « Mais par encore plus beau temps, on ne la voit pas ? » Il avait alors douze ans, n'avait jamais vu la mer ; aux dernières nouvelles, il est ingénieur électronicien...

En balade sur la côte, une jeune fille de l'Oustal, j'en avais plusieurs dans le groupe, (ardent partisan de la co-éducation à l'époque, j'étais le seul à y faire des séjours mixtes), une petite Frédérique me fait remarquer :





AVANT LES TRAVAUX

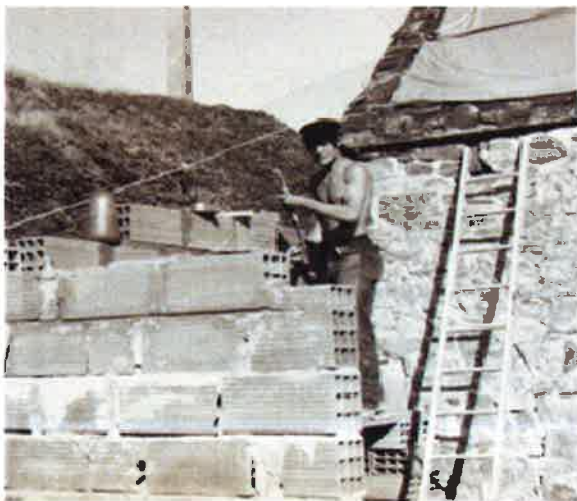


PENDANT LES TRAVAUX



APRES LES TRAVAUX

LE CHANTIER







Voile en baie de Douarnenez



« Tu as vu là-bas, les rochers font des virages ! Oui c'est une belle coupe de terrain, ce soir à la maison, je t'explique pourquoi ! »

L'explication s'est faite sur trois soirées : sédimentation, stratification, plissements.... Ça tombait bien, la géologie est un de mes dadas ! Pendant ces soirées, les jeux Monopoly, 1000 bornes mais surtout scrabble en complément d'une rééducation en dyslexie, cinéma une fois par semaine. Il faut saisir toutes les occasions : Apprendre ! Dans une ambiance détendue, tout passe mieux. Et quand on ne sait pas, on cherche le renseignement. Ne pas rester sur une interrogation.

Pendant les séjours à Kerglinton, le bon et bien manger, tenait une place importante, la cuisine bien équipée et surtout le four, four de boulanger, en parfait état, avait été construit pendant l'occupation pour faire le pain du hameau.

On avait agrandi la surface sur le devant, ce qui permettait de tirer les braises faites à l'intérieur, et sur un grill à crémaillère, réalisé à l'atelier travaux manuels, on faisait : grillades, brochettes, quartiers de poulet, côtelettes, poissons, à l'intérieur du four : des gratins, des pizzas, gâteaux.

Un jour, j'avais fait sur les braises des entrecôtes individuelles. Un des garçons Frédéric G. m'avait dit : « Tu vois, je ne pensais pas que la viande, cela pouvait être aussi bon ! ». Nous avions à Crozon un boucher qui nous servait une viande de tout premier choix. Il partait avec sa bétailière, choisir ses bêtes dans les fermes et avait son propre abattoir. La petite Yasmina de l'Oustal nous faisait des couscous fameux.

Je faisais aussi parfois du riz à l'espagnole. Un soir où je demandais à la tablée, s'il y avait un plat dont ils auraient eu envie, l'un des garçons dit : « Te casse pas la tête, du riz comme ça, tu peux nous en faire tous les jours ». Christiane Havel de l'école de Buc en stage, faisait des îles flottantes, Yvette Joly éducatrice à Nonancourt, venue avec quelques filles, nous faisait des mousses au chocolat. Anne-Marie Dieleman maîtresse de maison au Logis, des gaufres. Le beau-frère invité de Roland D., pâtissier chez Le Nôtre à Versailles, était le champion de l'éclair au chocolat. Il faut toujours utiliser les compétences !

J'ai toujours donné une place importante à l'alimentation dans les séjours. Elle contribue pour une grande part à créer un climat relationnel qui aide grandement l'action éducative. Je pense que dans les établissements et les séjours, on n'utilise pas assez cet atout. À l'extérieur dans la vie, les affaires, les ententes se règlent souvent autour d'une table, la convivialité facilite bien les échanges. Déjà dans un certain « petit village gaulois » les aventures se terminaient par un bon repas. Pour un petit groupe, c'est bien sûr plus facile. Mais rien n'empêche dans une plus grande collectivité, avec un peu de bonne volonté, de soigner repas et présentation, et ça ne coûte pas plus cher.

À Kerglinton, les deux premières années, je faisais en été, deux périodes de trois semaines. La première période dans la tradition avec tout le groupe « mer Bretagne », la deuxième avec les cinq ou six les plus motivés pour avancer le chantier. Les gros travaux étant terminés, les « mordus » allaient de préférence avec le groupe croisière

À partir de 1973, j'avais entrepris des travaux dans la maison dont Cécile et moi avions fait l'acquisition, pour la future retraite. Quelques garçons me donnaient parfois un coup de main, ce qui était pour eux une source d'argent de poche appréciée.

Un jour à l'atelier, je demande s'il y aurait un volontaire pour faire un peu de béton. « Oh ! Le béton, ça me connaît, j'en ai fait cet été avec « Etudes et Chantiers ». Renseignements pris, il s'agit d'une association Loi 1901 qui organise des chantiers mixtes, internationaux de jeunes dans les domaines de la restauration de bâtiments anciens, nettoyages de rivières, création de chemins de randonnée, fouilles archéologiques... Pris connaissance de leur documentation et vu là des possibilités intéressantes. Jusqu'alors, nos séjours de loisirs, étaient toujours entre jeunes de l'établissement ou de l'association.

Je voyais là l'occasion de confronter nos garçons à d'autres jeunes, garçons et filles, ayant d'autres vies, d'autres questionnements.

Je me suis mis en rapport avec « Etudes et Chantier ». Je dois dire que le premier contact a été plutôt froid. Après explication, j'ai su ! Deux ans auparavant, quelques « chers collègues » avaient amené un groupe de gamins, sans les avoir informés de ce qu'ils allaient faire sur un chantier. Ils les conduisaient le matin et allaient les reprendre le soir. Bien sûr, ils ont mis une pagaille monstre. Ce genre de collègues fait un tort considérable à la profession. Que faisaient-ils de leurs journées, alors qu'ils étaient payés et avaient une prime de déplacement. Les animateurs d'Etudes et Chantiers étaient les deux années où nous avons participé, deux profs agrégés de la fac de Vincennes, eux bénévoles. J'ai expliqué que je n'envisageais pas du tout notre participation sous cette forme : « Mais alors vous resteriez avec vos jeunes ? - Bien sûr ! » On a décidé de faire un essai.

Au Logis, à la réunion d'éducateurs, j'ai exposé le projet avec les aspects positifs que j'en attendais ! « Combien ils seront payés ? Ils ne sont pas payés, c'est du bénévolat. C'est un des aspects positifs, apprendre à donner un peu de soi. À part une cotisation assurance et le transport, cela ne coûte rien à « Vers la Vie ». Tout est pris en charge.

- S'ils ne sont pas payés, tu ne trouveras personne !

- Vous pensez bien qu'avant de vous en parler, j'ai fait ma petite « étude de marché », et voilà la liste de neuf garçons inscrits ».



Marie-Claude Rivière, éducatrice sportive, intéressée par l'essai, s'est jointe à l'aventure. Ce premier chantier s'est déroulé à Sauve dans le Gard, où nous avons participé à la restauration de l'ancien Hôtel des Monnaies du XVI^e siècle. Chantier chapeauté par les « Bâtiments de France ». Exposés intéressants, par des architectes spécialistes de la Renaissance. On travaillait surtout à cause de la chaleur de 6 à 13 heures avec pause « casse croûte » à 10 heures. Il y avait cinq ou six postes de travail ; je m'arrangeais pour que mes garçons soient sur d'autres postes que le mien, ils devaient ainsi se faire leur place, qui était souvent appréciée, étant davantage familiarisés avec le travail manuel, que les autres participants, pour la plupart étudiants. À mon poste de travail, j'avais deux allemandes « charpentées » qui soulevaient les grosses pierres avec aisance, un marocain et un nord américain étudiant en architecture. Deux de mes garçons étaient seuls à savoir conduire un DUMPER (engin de terrassement automoteur à benne basculante) seul capable de circuler dans les petites rues étroites du village.

Le déjeuner préparé par deux participants détachés du groupe par roulement, avait auparavant fait les courses. Mes garçons s'en tiraient assez bien par rapport à d'autres étudiants surtout qui n'avaient jamais touché une casserole ; là encore, mes garçons ne se sentaient pas du tout infériorisés. Après le repas, c'était temps libre jusqu'au soir, sieste et baignade. Cette première année, notre participation ayant été appréciée, on nous a proposé de récidiver. À part deux garçons « sortants » remplacés par deux volontaires, les autres étaient partants pour l'année suivante.

La deuxième année en 1982, on était en pays de connaissance. Le chantier avait bien avancé. Les équipes s'étaient succédé jusqu'en septembre. Les garçons retrouvaient quelques copains et copines de l'année précédente. Ce qui a caractérisé cette année, a été une chaleur écrasante en milieu de journée.

Le réveil était à 5 heures du matin. Je m'en chargeais et le plus dur à réveiller était le responsable de la conduite du chantier. Tout le monde campait dans une prairie et on utilisait les installations sanitaires du terrain de sports.

Ce qui a été l'évènement marquant de ce séjour a été l'arrivée de la S.F.P. venant tourner les extérieurs d'un film pour la télé : « Les Beaux Quartiers » d'après le roman d'Aragon, qui recrutait des figurants. Et on a fait de la figuration ! J'ai pu m'arranger avec Madame la Régisseur, qui



avait réagi à la vue de mon nom. Elle était contente de parler en espagnol, ayant vécu longtemps au Pérou. On a sympathisé et elle a accepté de prendre mes garçons. Il fallait en principe pour les mineurs une autorisation parentale. On allait s'habiller à 18 heures costumes époque 1900 – une organisation remarquable. Les vêtements choisis étaient rangés à notre nom. Et tous les jours, une chemise propre. On allait dîner dans une vaste salle à manger mise à disposition par la Mairie, avec toute la production, techniciens et comédiens : Bernadette Lafont, Jacques Rispal, Julien Guyomar. Les repas préparés et servis par un traiteur étaient excellents. Après à la fraîche, on allait au tournage souvent jusqu'à minuit.

Les journées étaient bien remplies. Réveil, lever à 5 heures, chantier de 6 à 13 heures, repas, sieste repos - à 18 heures, tournage. Les garçons un peu désorientés au début, se sont très vite mis dans le « coup » et en plus de l'intérêt que représente la participation à la réalisation d'un film, nous étions payés 300 F. par séance. Certains garçons se sont trouvés à la tête de 1 500 F, jamais ils n'avaient eu autant d'argent. Il n'y a pas eu de troisième année en 1983 j'entamais ma retraite.

Pour animer ces formes de loisirs, il faut bien sûr ne pas tenir compte du temps passé. C'est une action militante. Jean Claude Ferrand parlait de notion de forfait. On accepte un travail pour un salaire.

Parfois, il prend plus de temps, parfois moins. On ne parlait pas d'horaires, encore moins d'heures supplémentaires. Il y a les consciencieux et ceux qui le sont moins...

Puis avec la « nouvelle vague », certains éducateurs ont présenté des revendications dites syndicales. Du genre : « Quand on est en séjour de vacances, on « travaille » 16 heures par jour, plus 3 heures par nuit de forfait (la nuit, je dors en même temps que mes garçons) ce qui fait 19 heures. La journée normale étant de 8 heures, on doit récupérer 11 heures par jour, ce qui fait pour un séjour de trois semaines, 220 heures. Le mois étant de 135 heures, on doit nous payer un mois et demi supplémentaires, pour trois semaines passées avec les gamins !!! »

J'ai parlé de cette revendication avec le directeur de l'époque : « Tant qu'il y aura des poires pour faire comme vous faites, ça se fera, après, ça ne se fera plus ! ».

Vouloir calquer l'action d'un éducateur sur les horaires d'un mineur de fond, d'un travailleur à la chaîne, c'est une forme de pensée que je ne peux comprendre.

J'ai essayé au début de mon propos, de respecter un certain ordre chronologique, mais les souvenirs, certains ont plus d'un demi-siècle, n'arrivent pas en bon ordre et un souvenir en amène un autre, aussi les souvenirs suivants vont arriver en ordre dispersé. J'aurais pu tenter de les ranger, je préfère les laisser tels qu'ils se présentent.

À l'époque où avec le groupe « mer Bretagne », on campait sur la lande entre les deux casemates, un matin tôt, je vois venir vers moi, deux de mes garçons encadrant une jeune fille : « On vient de la trouver dans un creux de dune, où elle a passé la nuit ; elle a fugué de la boîte où elle était.

Elle ne voulait pas venir te voir, elle a peur que tu la dénonces à la gendarmerie. On lui a dit qu'avec toi, elle ne risquait rien !

- On va prendre le petit déjeuner, après nous verrons ! »...

Effectivement, cette gamine de quinze ans avait fugué d'un établissement nantais, tenu par une congrégation religieuse.

-« Il n'est pas question que je te conduise à la Gendarmerie, mais il faut, pour faire arrêter les recherches que je signale à la directrice de ton établissement, que tu es ici. Le temps que la lettre arrive et qu'on réponde, on est tranquille pour un moment ! »

Je l'ai confiée à Christiane, la femme de Robert, moniteur de voile, et à Monique, femme de Roger, un ancien participant à l'encadrement.

« Vous essayez de lui trouver un maillot de bain, s'il faut, on ira en acheter un, pour le reste, on se débrouille ! »

Quand je lui ai montré la lettre que j'adressais à Madame la Directrice, pour laquelle je n'ai jamais eu de réponse : « Oh ! Il faut l'adresser à la Mère supérieure.

- Et bien tant pis ! Pour moi, ce sera Mme la Directrice ».

Chantal, m'a parlé de son internat, du traitement qui l'attendait si elle y retournait : visite « médicale » humiliante et au moins huit jours de cachot. Moyenâgeux !

À la fin du séjour, elle est rentrée avec nous et selon son désir, on l'a reconduite auprès du Juge des enfants, qui avait ordonné son placement. Elle m'a remercié en disant qu'on lui avait offert les plus belles vacances de sa vie.

Alain C. était un des piliers du groupe « mer Bretagne ». Il avait débuté à l'époque où on campait dans la lande bordant la plage de l'Aber, entre les deux casemates, plus souvent appelées les blockhaus et avait été un des bâtisseurs de la maison à Kerglentin. Je l'avais eu au foyer de Yerres pendant les deux années où j'avais assuré l'intérim, en attendant qu'on trouve un directeur.

Un jour dans le couloir, il me dit : « Bon, il faut que je me trouve un boulot où même si c'est dur, on gagne du fric ! » « Eh bien, tu as les chantiers de travaux publics, les plateformes pétrolières ! On peut en parler tout à l'heure, ailleurs, il y n'y a pas que ça. » « Bon, j'essaye ! »

C'était peu de temps après avoir mis en exploitation les gisements de Lacq. Il donnait de temps en temps des nouvelles, habitait Mimizan, s'était marié. Les dernières nouvelles étaient une carte postale d'Indonésie qu'il visitait en moto avec sa femme. Plus rien pendant environ vingt ans. Enfin des nouvelles, il y a peu, passant à la maison. Il avait débuté sur les forages, tout en bas de l'échelle comme « serveur de plateau », gravi tous les échelons, chef d'équipe, chef de chantier...

Il est maintenant consultant indépendant « free lance ». Dès qu'il y a un problème sur une plateforme de forage, on fait appel à lui. Se déplaçant entre Dubaï, Singapour, Maracaibo, Indonésie...et du fric, il en gagne mais en dépense aussi beaucoup !

André C. a été un des tout premiers arrivants à St Lambert, le numéro cinq. Il n'avait que onze ans. Très vite intégré, joueur, taquin, ce qui lui avait valu d'être surnommé « moustique » surnom qui lui est resté. Des années après, sa femme l'appelle ainsi, c'est sous ce nom qu'elle

l'avait connu. Joueur et taquin, il faisait des blagues, me cachait mes clés, des outils... des chatouilles au passage !

Un jour où il m'agaçait particulièrement, je l'avais accroché par les bretelles de sa cotte, au porte-manteau, où je l'avais laissé se débattre un bon moment.

Il avait réussi à apprivoiser une jeune corneille qui, perchée sur son épaule, le suivait partout y compris en classe. Il l'avait baptisée « Picsou ». Marié, quatre enfants, il leur racontait ce qu'il faisait pendant son séjour à St Lambert si bien que son cadet voulait venir au Logis.

Un soir où Cécile et moi dînions chez eux, il avait dit toujours blagueur, peut-être que Tonio voudra t'emmener ! Le gamin était allé dans sa chambre préparer son baluchon et a été très déçu quand je lui ai dit que ce n'était pas possible parce qu'il était. Qu'il était gentil et travaillait bien à l'école : « Mais alors pour aller à St Lambert, il faut avoir fait des bêtises ? Et bien ce n'est pas juste ! »

Jean Claude T. est certainement le plus doué manuellement, des garçons venus au Logis, que j'ai eus à l'atelier de travaux manuels. Alors qu'il était particulièrement brusque dans son comportement, parlant par à-coups, il était capable de faire un travail de grande finesse. Il avait fait en particulier une maquette de voilier digne du musée de la Marine. Elle a malheureusement brûlé avec le local « navigation ». À sa sortie de St Lambert, il était naturellement devenu luthier. Je l'avais mis en rapport avec mes anciens copains du Clan éclaireurs, qui à l'époque, s'orientaient surtout vers la plongée sous-marine.

Un jour, coup de téléphone du responsable : « Le jeune que tu nous as envoyé est bien, mais à l'entraînement à la piscine, à deux reprises, il est tombé dans les « pommes ». Je lui ai conseillé d'aller te voir ». Il est effectivement venu, bien embêté et nous sommes allés voir J.C.F. On a bavardé et J.C. l'a examiné : « Mais qu'est-ce que tu manges ? » « Mange pas, je bois de l'huile ! ».

Il trouvait que c'était bête de perdre du temps à cuisiner, il faut 3500 calories par jour, l'huile est ce qui est le plus calorique, il avait fait son petit calcul et déterminé qu'avec tant de grammes, il avait les calories nécessaires. Il avait mis sa pauvre mère au même régime. J.C.F. lui a expliqué qu'il n'y avait pas que les calories qui comptaient, il y avait aussi tout le reste.

Tout était rentré dans l'ordre, mais il était devenu végétarien. Une année, il est venu passer quelque temps avec nous en Bretagne et nous a initiés à la cueillette de l'oseille sauvage, de la soupe d'orties et d'autres plantes aux tas de vertus. Des oursins, il n'en mangeait que cinq ou six : « Tu te rends pas compte, mais c'est vachement énergétique ! » Il s'était acheté une ruine dans les Cévennes qu'il restaurait. Quand il avait besoin de matériaux, il montait à Paris, voyait son ancien employeur, qui lui confiait quelques réparations à faire : « Je me fais un violoncelle et deux ou trois guitares et quand j'ai assez pour acheter mes tuiles, je rentre les poser ».

La dernière fois que je l'ai vu dans son atelier du côté de la Bastille, il réparait une contrebasse, son pot de boulgour mijotant à côté de son pot de colle ! Il était heureux. Il y a peu de temps, il a téléphoné, il voulait contacter Colchique, pour lui demander la recette du gâteau de châtaignes qu'elle leur faisait quand il avait treize ans !

J'ai vu Marc pour la première fois dans la cour de la ferme. Furibard, tête baissée, ronchonnant, buté, donnant des coups de pied dans les cailloux : « Tiens, tu es nouveau ? – Ouais ! – D'où tu viens ? – D'une boîte pourrie ! »

Je l'ai laissé à ses coups de pied dans les cailloux et suis rentré dans mon atelier. Je le regardais de temps en temps par la petite fenêtre.

Au bout d'un moment, je me suis dit : je vais tenter le coup du capot levé.

J'avais à l'époque un cabriolet Peugeot 203 qui était garé dans cette même cour avec les autres voitures. C'était ma période « mécanique auto ».

J'ai donc levé le capot et commencé à farfouiller, démonté les bougies, brossé les électrodes qui n'en n'avaient nul besoin. Tout en regardant du coin de l'œil mon petit nouveau. Au bout d'un moment il s'est approché et penché sur la mécanique. La curiosité avait eu le dessus !

« Tiens, si tu veux me donner un coup de main, on va vérifier les compressions. Tu t'installas au volant, tu maintiens l'accélérateur enfoncé, et quand je te le dirai, tu tournes le démarreur deux à trois secondes. »

Changement total, « il ne faisait plus la gueule » et participait à fond.

« Veux-tu entrer dans l'atelier, à droite tu trouveras un tableau d'outillage, tu m'amènes une clé de 17.

- Mais il y a un bateau en construction, c'est vous qui le faites ?

- Oui avec les autres garçons du groupe « Mer - voile ».

- Je pourrais en faire partie ?

- Bien sûr, si ça t'intéresse. »

L'adhésion a été totale.

Ce garçon de quatorze ans avait été mis à la porte de tous les lycées du secteur : « Trouble la classe et empêche le prof de faire son cours ». Mis donc en internat de rééducation, on n'en venait pas à bout. C'est dans ces conditions qu'en désespoir de cause on l'envoyait à St Lambert. Famille perturbée, père ingénieur mais buveur, coureur, mère démonstratrice en électroménager, un frère, deux sœurs ne posant pas de problème. Il avait été testé, un QI supérieur à 140.

Très vite intégré, mais encore un peu « tête de lard », acceptant difficilement de faire le balayage de son dortoir et autres contraintes de l'internat.

En cours de maths, étant du genre à avoir compris bien avant la fin de l'explication du prof, il commençait à trépigner : « Ecoute Raymonde (prof de maths), ça fait trois fois que tu répètes la même chose, moi je descends à l'atelier, si tu changes de sujet, tu me passes un petit coup de fil ! » Je le voyais arriver en trombe : « Ils sont bouchés, ils ne comprennent rien ! Où en est ce bateau ? »

Quelquefois, avant la fin de l'heure, téléphone : « Tu peux me renvoyer Marc je change de sujet ». « Bon tiens, on te réclame, remonte en classe. »

Un jour, j'avais demandé (c'était dans mes fonctions) à l'électricien de passer car à l'atelier mécanique provisoire, parfois quand on touchait certaines machines, on prenait un « coup de

jus ». L'électricien suivait les circuits et cherchait à comprendre. Marc, qui s'était débrouillé comme souvent pour être à côté de moi, suivait le raisonnement de l'électricien. Au bout d'un moment, celui-ci me dit : « Je ne vois pas, il faudra démonter et tester les circuits ».

Alors, Marc dit : « Mais vous ne pensez pas que par là il y a un retour qui provoque la panne ? » L'électricien, surpris, le toise, réfléchit un instant : « Vous savez qu'il n'est pas bête votre petit gars ! » En suivant le raisonnement de l'artisan en même temps il avait trouvé la panne.

Quand il a eu 18 ans, il s'est présenté au permis de conduire en « candidat libre » (je ne sais pas si ça peut encore se faire) et l'a eu du premier coup.

« Ecoute, je sais comment est faite une voiture, un moteur, une boîte de vitesses, le code ça s'apprend et depuis le temps que je circule avec toi, je vois bien ce que tu fais avec tes pieds et tes mains, pourquoi aller donner des sous à une auto-école ! »

Et puis est venu le jour où il a dû faire le service militaire. En général, on leur établissait un certificat évoquant leurs troubles du comportement et de la personnalité, non par opposition systématique, mais pour rattraper le temps généralement perdu du fait de leurs parcours scolaires chaotiques. Dans son cas, ça n'avait pas marché. Il avait répondu brillamment à tous les tests. On se demandait comment ça allait se passer, étant resté très caractériel et n'acceptant pas n'importe quoi, de n'importe qui, avec parfois des réactions explosives.

Allant vers son lieu d'incorporation avec son baluchon, il voit sur le bord de la route une voiture arrêtée, capot levé et quelqu'un penché dessus.

-« Vous êtes en panne Monsieur ? - Et oui le moteur s'est arrêté et ne repart plus.

-Mais vous avez de l'essence ? De l'allumage ? - Je ne sais pas.

-Vous permettez que je regarde ?

- Oh oui, vous vous y connaissez ? »

Vérification : pas d'allumage.

« - Vous auriez un tournevis ? - Sûrement dans la trousse (pour les connaisseurs, c'étaient les vis platinées qui ne s'écartaient plus.) Essayez ! – Ça marche ! Vous allez par là jeune homme ? Je vous emmène

- Eh oui, je vais jusqu'à la caserne me faire incorporer

- Et bien vous savez qu'on va se voir souvent, je suis votre colonel ! »

Devenu secrétaire du Colonel, qui l'avait pris en sympathie et s'étant rendu compte des capacités de sa nouvelle recrue, l'a orienté vers une formation en informatique.

« Mon vieux, me disait-il, j'ai les « sous-offs » qui viennent « fayoter » pour que je leur établisse leurs permissions ! »

Rendu à la vie civile, il est entré dans une société d'informatique, mais ne s'entendant pas avec son patron, a créé sa propre entreprise. Marc est décédé, terrassé par un infarctus. J'ai beaucoup de mal à l'accepter.

Nicolas G, se présente lundi matin, retour de week-end, à la porte de l'atelier avec un lapin dans les bras : « Je l'ai gagné à la foire, B. m'a dit qu'il ne veut pas voir ça et de m'en

débarrasser vite fait ! (Il devrait être interdit de donner des animaux vivants, comme lot dans les foires ou kermesses). Je ne sais pas quoi faire, j'aurais bien aimé le garder, il est gentil !

- Bon on va étudier la question, mets le dans ce grand carton et tu vas lui construire une cage sur le modèle des clapiers Catalans que je connais, je te montrerai. »

Quelques planches, clous et un peu de grillage, installé dehors, abrité et un peu caché.

« Il faut lui donner à manger, je vais te montrer quelques unes des herbes qu'il aime bien : pissenlits, plantains, sèneçons ... Tu demanderas à la cuisine s'ils veulent bien te donner une carotte, une feuille de chou, un croûton de pain. Il va falloir t'en occuper tous les jours. C'est ton lapin, tu en es responsable. »

Lui apprenait qu'élever un animal est une responsabilité contraignante. Puis trouver une solution à long terme. (Nicolas va traiter avec un personnel d'entretien qui lui achètera cage et lapin).

Moi je gagnais sa confiance et l'amorce d'une relation positive. Il aurait été dommage de braquer ce jeune par la décision rigide du « chef de service éducatif » !

Dominique L. lui était « accro » à la voiture quand il était venu à St Lambert ; il avait déjà un certain nombre « d'emprunts » à son actif. Avec son père, adjudant plus que rigide, le courant passait mal, mais quand il passait, cela faisait des étincelles. À St Lambert, on était peu à avoir une bonne relation avec Dominique ; il était de ceux qui « pigent » au quart de tour. Bon élément dans les équipes mer, croisière et voile en Bretagne. Depuis les débuts à la lande et plage de l'Aber. À la suite d'un événement, sûrement et justement répréhensible, il avait été sanctionné. On avait trouvé que le priver de trois semaines de séjour en Bretagne, était la seule punition qui risquait de le toucher !

La direction de l'époque, ne comprenait toujours pas que pour des gaillards comme cela, des entretiens et des échanges avec les personnes en qui on a confiance, sont plus constructifs qu'une punition non acceptée car injuste et excessive.

Pour Dominique, ses sanctionneurs étaient définitivement classés dans la catégorie des « nuls ». S'intéressant à l'informatique, on lui avait trouvé un stage à l'occasion du salon de la bureautique. Le chef de stand et de stage lui proposait de se former au fonctionnement de calculatrices, pour en faire la démonstration. Pour qu'il puisse présenter les appareils avec aisance, il fallait en général deux jours pour bien assimiler le fonctionnement. Je suis donc revenu au stand deux jours après : On n'avait jamais vu ça ! En une demi-journée, il avait fait le tour de la question. Je vois Dominique : « Alors il paraît que ça va ? » « Tu parles, ça marche tout seul, c'est con comme la lune ! ».

Plusieurs années après, téléphone : « Je voudrais te présenter ma future épouse. Si c'est possible, on passe vous prendre Cécile et toi et on vous invite au restaurant ». Là, il avait « sa » voiture, on la range dans un parking, la ferme, mais revient sur ses pas : « Attendez, je la mets en panne. Tu comprends, je sais trop comment on fait, je ne veux pas qu'on me la pique ! »...

À l'occasion d'un week-end prolongé, un pont, je devais me charger de cinq ou six garçons restant au Logis. L'un d'eux avait demandé à la collègue qui était de garde avec moi, l'autorisation d'aller acheter des cigarettes, il devait être de retour pour le dîner. À l'heure bien sûr, il n'était pas là. Une heure du matin, téléphone : la police de Versailles : « On a dans le fourgon, avenue de Paris, un de vos jeunes ; il faut venir le chercher.

- Je préfère que vous me le gardiez au frais jusqu'à demain.

- Ce n'est pas possible, il n'y a pas délit, on ne peut pas le garder, il faut venir.

- Bon, je vais le chercher, mais vous le prévenez qu'il aura à me régler sur son argent de poche, la course St Lambert - Versailles, au tarif de nuit des taxis. »

Ce qui fut fait.

-« C'est vache ! Dans la boîte où j'étais avant, on faisait comme ça et les éducateurs venaient nous chercher ». Il n'y a pas eu récidive.

Peu de temps après mon départ en retraite, il y a donc maintenant trente ans, au téléphone, un éducateur de l'Association me dit : « Il paraît qu'il y a des bateaux, est-ce que je pourrais les utiliser ?

- Bien sûr, et je serais ravi qu'ils servent, ils ne sont pas à moi, ils sont à l'Association. Je suis à ta disposition pour te montrer comment ils sont grésés, les peintures qu'on utilisait.

- Pourquoi, ils ne sont pas peints ?

- Si bien sûr, mais il faut de temps en temps les repeindre

- Ah ! »

Je n'en ai plus jamais entendu parler...

Ces bateaux, une Caravelle et sa remorque, deux Fire Ball, qui étaient entreposés dans la chapelle de l'ex-Refuge, sont partis avec les gravats à la décharge, lors de la démolition des bâtiments conventuels...

Souvent on me dit : « les jeunes d'aujourd'hui ne sont pas comme ceux que vous aviez avant... »

Je pense que dans la mesure où on reste dans la même catégorie de recrutement, ce qui a changé, plutôt empiré, dans des proportions considérables, est l'environnement, mais également la manière de prendre en charge l'éducation de ces jeunes.

Il est bien évident qu'avant, dans les années 1950/1960, les jeunes acceptaient un peu mieux l'autorité des adultes, on n'avait pas encore vécu « 68 ». Il y avait beaucoup moins de chômage ; trouver du travail pour les jeunes ayant une formation ne posait pas trop de problèmes.

À l'époque, plusieurs St Lamberiens, faisaient entre autres, une formation d'électromécanicien à Jules Ferry à Versailles. Deux étaient en place dans l'entreprise « Bouladoux électricité générale » et donnaient entièrement satisfaction, l'un d'entre eux était chef d'équipe. L'année suivante, trois autres avaient réussi leur C.A.P. Je suis allé les présenter. On a attendu un bon moment la venue de M. Boudaloux, retenu sur un chantier. « Oh ! Il ne fallait pas vous déranger, il suffisait qu'ils disent qu'ils venaient de votre part ! » On pouvait alors plus facilement, avec une majorité d'entre eux, envisager l'avenir, construire un projet

professionnel. Aussi, le passage de temps en temps, « d'anciens » témoignant de leurs parcours, était une aide non négligeable.

C'était rassurant pour les jeunes au Logis de voir ceux qui les avaient précédés. Il y avait bien sûr des « loupés » ou tout au moins beaucoup plus difficiles à caser. On avait aussi parfois des nouvelles de « pensionnaires » de Fresnes, la Santé ou Fleury Mérogis.

L'environnement actuel : chômage, drogue, banalisation de la violence, la télé se charge d'en donner les modes d'emploi et les formations !

Egalement, la dévalorisation des métiers manuels. Comme je l'ai déjà expliqué, la scolarité obligatoire jusqu'à seize ans, est une énormité.

Il faut bien entendu qu'un jeune qui peut faire des études les fasse jusqu'à seize ans et bien au-delà ! Mais pour les garçons en échec scolaire, les laisser « végéter » au fond de la classe en attendant l'âge fatidique, est un non-sens.

Ce n'est pas à cet âge qu'on entreprend un apprentissage, alors qu'on les a persuadés qu'ils étaient « bons à rien »...

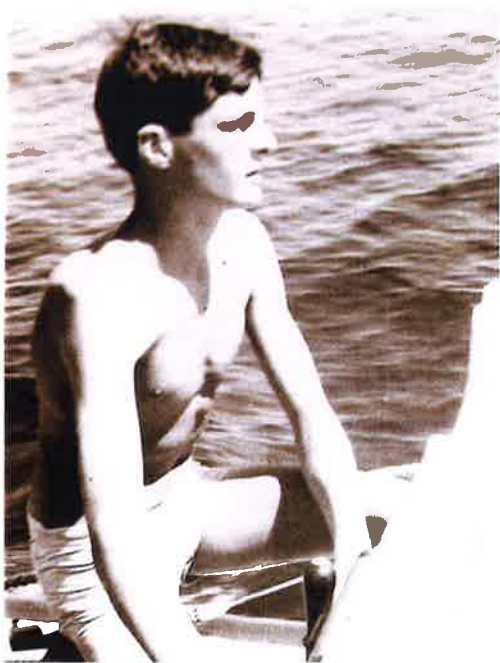
Au plan gestuel, la dextérité qu'on peut acquérir à quatorze ans, on ne l'acquiert plus à seize. Et en plus, l'exemple du père sans travail, mal placé, pour dire à son fils : « Va travailler ! »

Je pense que l'utilisation faite pour établir la relation éducative par les loisirs éducatifs et thérapeutiques est un puissant atout.

Avec les entraves imposées actuellement par les tutelles, les administrations, au nom du « principe de précaution », bien des actions que nous avons entreprises dans le passé, ne seraient plus réalisables.

Cependant, on devrait trouver encore des centres d'intérêt motivants et mobilisateurs pour les jeunes autour desquels, on établit une relation forte. Pour résoudre le problème, nos « super technico-théoriciens » n'ont rien trouvé de mieux que de réinventer les centres fermés !!! Aux prix de journée faramineux...

Que les centres soient fermés ou ouverts, si on n'a rien à proposer, rien à donner, rien à offrir, l'échec est assuré.



L'affection dont m'entourent mes quelques anciens qui maintenant ont souvent plus de soixante ans, avec leurs épouses ou compagnes, leurs filles et leurs fils ; Laure, la fille de l'un d'eux malheureusement décédé dernièrement, me disait : « Si mon père a été quelqu'un de bien, c'est à toi qu'il le doit. » Tout cela me permet de penser, de croire que j'ai été utile.

Antonio CASTRO



TEMOIGNAGES

Saint Lambert...

Vous tous, vous avez été mes pères, mes mères, mes amis, mes frères.

Cadeau inespéré à mon enfance déchirée.

Mais j'ai toujours eu un peu mal de cette multitude.

Aujourd'hui encore j'ai un peu mal de cet éparpillement.

J'avais douze ans à peine quand j'arrivai en plein mois de juillet dans le grand parc de l'été.

Presque nu, revêtu d'un petit slip de bain rouge, je me mis à courir après les papillons, avec un filet que Hanne-ton, pardon Caille-ton m'avais prêté.

Le premier visage que j'ai reçu de Saint Lambert, c'est un bouquet de vacances, de folles avoines et de bleuets, le premier visage de l'enfance heureuse.

C'est pour cela sans doute, que de vous, je garde dans ma mémoire, un bouquet de visage et de noms, de couleurs et de parfums.

TONIO, franc généreux rouge que toute ma vie j'ai associé aux combattants Espagnols contre le franquisme.

COLCHIQUE, avalanche de fleurs jaunes et blanches, ensevelissant le moindre papier gras des abords du château à la cour de la ferme.

VLAD, bourré de tabac, des fines cigarettes aux frissons d'Alaska jusqu'aux lourdes volutes d'amsterdamer

Serge FLAMBEAU, ce sont souvent ceux qui brûlent qui souffrent le plus Pépito, et sa sciure.

SUISSA, le macho au sens de l'honneur

Marc WALBERT, et sa dégainée à la Sartre, avec tous les livres dans ses poches. Camus, Zola, Romain Rolland, et la qualité de son regard, comme de la pluie qui tenterait de faire lever ces livres dans nos consciences.

Pour moi, il a réussi.

Ah Jean Paul DEFRANCE, le touche à tout de génie, de la tâche d'encre à la fresque géante, ou se jeter du haut du château avec ses cordes de rappel, partout, il nous entraîne, partout on croit à tout, car tout devient possible.

Jean Michel BECHET et son inoubliable amour du Silence de la Mer qu'il nous lisait en classe, et Micheline, qui accueillait, cette poignée de jeunes brutes, sur son canapé pour faire entendre de la musique classique. Encore une mission réussie, je n'écoute plus que cela.

Michel HAAS, plein d'étincelles et de regrets.

Et puis Jean Claude FERRAND, intelligent jusqu'à la forme des cheveux, et lumineux. C'est quoi la couleur de son intelligence ? C'est bleu ciel.

Et d'autres ombres plus fugitives, tout le monde est là dans mon âme, avec chaque arbre du parc, et chaque pierre du château.

Non mais vous vous rendez compte de la chance qu'on a eu. On avait douze, treize ans, on vous embrassait sur les joues piquantes, pour vous dire bonjour ou bonsoir. Insensé NON ?

Car à cette époque, tous ensemble, vous composiez un être tout entier ; aujourd'hui, vous êtes dispersés, et l'on rencontre des fragments de l'un ou de l'autre au détour de la mémoire ; c'est cela le mal de la multitude.

On ne s'est jamais vraiment quittés ; certains copains de là-bas sont devenus des frères : VANHOVE, DELEPINE, et Roger TAVERNIER, qui en mourant a laissé un grand trou dans ma poitrine.

à Saint Lambert, j'ai tout rencontré, tout connu, tout aimé, à l'exception du labyrinthe horrible des dimanches creux.

J'ai connu les premières filles.

Il y a des lavoirs entiers qui tournent à St Lambert, près de la cour de la ferme, avec leur eau, leurs murs et leur toit de tuiles. C'est ce qui est arrivé lors de l'éblouissement du premier baiser, et comme dit Brassens, on s'en souvient toute sa vie.

Puis c'est sûr, on a vieilli, on s'est encanaillé, les expériences se sont transmises, et je suis descendu à mon centre de gravité le plus bas ; l'adolescence n'a pas de frontière et l'esprit comme le corps doit bien subir l'épreuve des microbes.

Mais tout ce que j'ai reçu de vous de bon et de vrai a fini par triompher, et j'avais aussi, je crois, une bonne nature. Le résultat est que je continue de jeter dans le monde un peu de bruit, de désordre et de révolte, contre l'injustice et la misère.

Je suis l'imprévisible ; la preuve, je vous aime, et que vous le vouliez ou non, vous êtes dans le dedans de moi pour toujours

P.O.

Juvilly les Moulins le 19 avril 2006

Mon cher Tonio

Je réponds enfin à ta lettre après avoir relu « souvenirs Sainlamberiens » et être parti accessoirement trois mois dans ma famille à New York.

A ta question » que St Lambert t'a-t-il apporté ? Il y en a une autre, « Qu'est-ce que Tonio t'a apporté »

Je vais tenter de répondre aux deux questions.

*Tonio seul : pas grand-chose à mon passage à St Lambert lorsque j'y étais gosse.
St Lambert dans son ensemble : probablement beaucoup.*

Je ne me souviens pas avoir eu une relation particulière avec toi.

Je respectais l'emploi du temps en participant activement aux travaux manuels,

A tel point que « mon œuvre » (probablement la seule) reste présente à tous les apéros et autres festivités encore actuellement. Il s'agit d'une sorte de coupe remplie de gâteaux et autres mises en bouches. Je n'ai jamais participé à tes activités de voiles et de construction de la maison en Bretagne.

Je pense d'ailleurs que si tel avait été le cas, je n'aurais pas fait long feu dans ton groupe.

Par contre l'équipe de l'ensemble de St Lambert et sur la durée des quatre ans entre 1962 et 1966, m'a apporté une plus grande confiance en moi, mais également un BEPC qui m'a permis de comprendre et de poursuivre des études par moi-même et ainsi de me réaliser dans des domaines professionnels de ma vie active.

Les choses sont simples et compliquées à expliquer. J'avais choisi à l'époque, l'escalade et la montagne encadrés par Jean Paul DEFRANCE, Michel HAAS, Jean Pierre ROMARU et même Jean Michel BECHET qui mettait un chalet « complètement bancal » à notre disposition.

Cette activité, en elle-même, m'a probablement fait prendre conscience de la fragilité de l'homme et de l'hostilité de son environnement. Cela m'a beaucoup servi par la suite.

En tous cas, il ne nous est pas possible d'oublier ces années de Sainlamberiens encadrées par Serge LAMBEAUX, Jean Paul DEFRANCE, Robert CAILLETON et tous les autres. C'est l'institution toute entière qui m'a permis de ne pas basculer dans l'inconnu.

Enfin, mon second passage, en tant qu'éducateur à St Lambert, à surtout été marqué par ton comportement dans les réunions, mais aussi par l'écoute des jeunes travailleurs manuel quant à la construction des bateaux.

Et j'essayai de te copier dans mon domaine de l'escalade : Entretien du matériel, attribution de responsabilité aux gosses entre les sorties vers Fontainebleau etc...etc...

Et voilà, St Lambert m'aura apporté les armes nécessaires pour m'adapter à une vie de travailleur en relativisant à peu près tout **F.R.**

--ooOoo--

Bonjour.

J'avoue que je suis resté bouche bée quand je suis tombé sur le site du Logis, et pourquoi ?

J'ai été pensionnaire du Logis pendant quatre ans. Je suis arrivé à l'âge de 14 ans en sortant de Hourvari au Perray en Yvelines, mon premier éducateur était Robert CAILLETON (1^{er} étage du château), avec sa femme Maryse qui était à la lingerie. Que de souvenirs !!!

J'ai appris le métier de mécanicien agricole avec Jean Pierre ROMARU, Michel HAAS, Alain KEYSLER et d'autres encore dont je ne me souviens plus des noms hélas. Comme prof de sport il y avait ZIZOU, une personne qui est partie à la retraite bien avant mon départ, ensuite c'est René MAILLOT qui l'a remplacé. Les souvenirs de vacances qui m'auront le plus marqué sont celles que j'ai passées avec le Logis. Le Noa Noa II, Passy en montagne, escalade, ski, plongée sous marine, cheval, voyage à l'étranger et j'en passe.

Bref..... Comme je le disais : « que de souvenirs ». Le hasard est fascinant parfois, j'ai un ami qui est chauffeur de taxi et il se fait qu'il vient prendre un jeune au Logis chaque semaine. Juste avant sa première course, il m'a demandé si je connaissais le Logis à St Lambert des Bois, lui-même en rigole encore et il n'est pas le seul. Pour vous situer l'époque, j'ai fêté les 20 ans du Logis lors de mon arrivée (jour du championnat du monde de boxe J-C BOUTIER contre FRAZIER), avec Jean Claude FERRAND, Michel MEUNIER (éducateur Chef), Serge LAMBEAU, les responsables de l'ANREL et tous les enfants que nous étions. Il n'y a rien à dire, je fais vraiment un saut dans le passé...

Cordialement

S.L.

--ooOoo--

Je suis passé vers la fin août 1999 au centre de Saint Lambert des Bois. C'est avec nostalgie que j'ai reconnu l'endroit où se déroula mon adolescence.

J'ai vécu 4/5 ans de ma vie dans cet établissement (1969 – 1973) et une année au foyer de jeunes travailleurs de Yerres.

A cette époque Mr FERRAND (médecin) était directeur de l'association et sa femme infirmière au centre de Saint Lambert des Bois. C'est avec regret que j'ai appris la disparition de Mr FERRAND. Mr MEUNIER était directeur de centre (son épouse prof de math). J'ai connu Mr CASTRO (prof de travaux manuels), Mr Christian DOS & Mr Alain ? (profs d'horticulture), Mr

LAMBEAUX Serge (chef éducateur, animateur), Michel DE FRANCE (éducateur), Mr Marc WALBERT (éducateur), Mr Léon COENCAS (éducateur), ainsi que d'autres personnes dont les noms m'échappent.

Parmi les pensionnaires les frères DELEPINE, René DELCLEF, Dominique DESMARET, Dominique LUCAS, CASTILLON, etc.

J'ai 45 ans, marié, 3 enfants et je travaille sur des plateformes pour la recherche pétrolière depuis l'âge de 22 ans. J'aimerais reprendre contact avec les protagonistes de cette période.

Auriez-vous une liste des personnes (personnel d'encadrement et élèves) des années de mon passage. Je tiens à remercier avec chaleur et émotion les éducateurs et professeurs de l'époque pour leurs aides et dévouements à tous les niveaux. Cela a été pour moi une bonne école de la vie. A bientôt.

A.C.

--ooOoo--

Bonjour Tonio

Comme promis à ta sœur et à Cécile, je te mets ce petit mot.

Cécile a dû te parler de notre téléphone où je lui explique combien il m'est difficile voire impossible à cause de mon émotivité à vos de vous contacter.

Comprends le car vous qui m'avez tout donné et qui ne suis aujourd'hui que par vous, tu comprendras ma difficulté, mais tu sais aussi que jamais je ne peux vous oublier.

Sache que je suis très près de toi bien que je n'en peux mais...

Et très tendrement je t'embrasse très très fort aussi

P.B.

--ooOoo--

Témoignage d'un Sainlambérien,

Sainlambérien du presque tout début puisque je suis arrivé à Saint Lambert par une belle fin de journée de juin 1953 dans la voiture de Jean Claude FERRAND qui était venu nous chercher André V et moi-même à l'école de Beauvallon où je venais de passer 6 années qui furent sans doute les plus belles de mon enfance. En effet cette maison d'enfants avait été créée par une personne formidable, Marguerite SOUBEYRAN, que nous appelions Mamie. Cette dame, qui n'était pas issue du scoutisme comme les créateurs de « Vers la Vie », avait elle aussi le bon sens de l'éducation au sens noble du terme. Pas étonnant donc si dès les premières pierres de construction du Logis, Jean Claude F. a été amené à rencontrer Tante Marguerite (autre nom donné à Mamie). En effet, les personnes qui partagent les mêmes idées, qui ont le même sens des réalités, qui savent sonner sans compter et qui ne ménagent pas leur peine pour venir en aide aux personnes qui ont besoin qu'on leur tende la main et voir même les deux bras lorsqu'il s'agit d'enfants et d'adolescents, ne peuvent qu'inévitablement se rencontrer et construire ensemble.

Mamie avait donc convenu avec Jean Claude F. que je partirais pour Saint Lambert pour y poursuivre ma scolarité ou y faire un apprentissage.

L'environnement me changeait évidemment beaucoup de Beauvallon mais très rapidement je me suis intégré, d'autant mieux que, cette année là, les grandes vacances ont été organisées dans l'école désaffectée de Beconne, petit hameau de la Drôme tout près de Beauvallon.

Séjour inoubliable au cours duquel nous devions aller assez loin dans une ferme chercher les bidons de lait que l'on ramenait à pied par les petits sentiers qui courraient dans la garrigue. Il devait être assez rare que les bidons arrivent pleins à destination car le plus souvent on ne se privait pas de se désaltérer en cours en cours de route

Durant ce séjour j'ai appris la pêche à la main. Combien de truites avons-nous ramenées qui ont amélioré l'ordinaire. Nous allions les dénicher dans les anfractuosités de rochers au milieu de la rivière, pêche miraculeuse qui s'est terminée le jour où le garde champêtre est venu mettre un terme à cette activité nous prenant en flagrant délit non pas la main dans le sac, mais la truite à la main.

A Saint Lambert je fréquentais bien sûr l'atelier de travaux manuels dirigé par Tonio. Je n'ai jamais été un grand bricoleur mais par contre j'ai toujours été très curieux de toutes les techniques, plein d'admiration devant les appareils ou les machines qui par des leviers, par des mécanismes subtils, fonctionnent pour aboutir à un travail fini (machine à imprimer, mécanisme d'horlogerie, ancienne machine à écrire, locomotive à vapeur, etc... etc...) et un jour Tonio avait fait rentrer des découpages en papier cartonné dont l'un était une pendule laquelle devait fonctionner après découpage et montage selon la notice jointe. J'ai été séduit par cette maquette, un mécanisme en carton qui allait fonctionner ... Je trouvais cela génial et j'ai eu très envie de la construire. Malheureusement j'ignorais encore à l'époque que quelque part que je n'étais absolument pas fait pour construire des maquettes. J'ai réalisé par la suite que cette activité me gonfle prodigieusement. Et dès le début de la confection de cette pendule qui consistait à créer les rouages, bandelettes pliées en accordéon et collées sur des rondelles dont le bord était dentelé, quelque chose ne me convenait plus. Et sans que je ne sache trop pourquoi, je ne me suis plus intéressé à sa réalisation. J'entends encore, aujourd'hui quand j'y repense, Tonio me dire « Coquelicot°° ta pendule ! ... » à chaque fois que je mettais les pieds à l'atelier de travaux manuels.

Je ne sais pas ce que ce découpage est devenu, si un autre que moi a repris l'ouvrage et si tel a été le cas, j'aurais certainement beaucoup aimé la voir fonctionner.

°° Coquelicot était le surnom par lequel Tonio et quelques copains me nommaient. Et tout dernièrement, lorsque j'ai eu le plaisir de revoir Tonio à l'occasion d'une assemblée générale des 3A, j'ai eu l'agréable surprise de l'entendre, après les quelques secondes qui lui a fallu pour me remettre, m'appeler par ce surnom que j'avais presque oublié.

J'aurais encore bien d'autres souvenirs à évoquer mais je ne voudrais pas abuser de la gentillesse que Tonio me fait en m'accordant le privilège d'inclure ces quelques lignes dans son fascicule autobiographique et je terminerai en disant à son auteur :

« Merci Tonio pour tout ce que tu nous as apporté. Tu es de la même veine que « Mamie » de Beauvallon et « Yack » de Saint Lambert pour lequel tu as toujours été le fidèle compagnon de route. »

*Merci également à toute l'équipe de l'époque (Colchique, Vlad, Marc W. etc...) **Lucien G.***

--ooOoo--

Franconville le 5 novembre 2005

Mon cher Tonio

*C'est avec une certaine émotion que j'ai lu tes anecdotes et réflexion.
Comment peux-tu douter de ton utilité !*

Tu fais partie des hommes de St Lambert avec « le Vieux » et Serge Lambeaux qui ont contribué à faire de moi, un être équilibré, sérieux et responsable.

Toi, Tonio tu m'as appris la solidarité, le partage, le respect, l'envie de recevoir mais aussi de donner. Tu m'as offert une très jolie leçon de vie durant mes belles années de St Lambert.

Je m'efforce chaque jour de la distiller (apprendre à apprendre) auprès des jeunes que je forme en mettant l'énergie et le dynamisme dont tu rayonnais

Tu m'as redonné confiance et espoir. Tu m'as insufflé le goût de l'effort et du challenge.

*Merci pour tout ce que tu as fait pour moi et que je n'ai jamais confessé.
A très bientôt de te voir.*

Bien amicalement. Bises à Cécile.

Louis G.

--ooOoo--

Vers la Vie 1961 – 1968 (le 19 octobre 2005)

Premiers pas :

Une journée du mois de juin 1961, dans le courant de l'après midi, peut-être 15 heures, une voiture de la préfecture de la Seine et Oise me dépose sur un terre plein. A ma gauche une sorte de petit château ou grosse maison carrée, dotée d'un perron, bordé de troènes : Devant moi une allée qui descend vers le bâtiment tout en bas. L'éducateur qui m'accompagne, chef Lucien, me fait d'ultimes recommandations, « maintenant tu vas devoir grandir, apprendre, ne fait pas le con. » Une dernière poignée de main, un petit pincement au cœur ; huit années passées à « l'école » Théophile Roussel viennent vraiment de s'achever.

A Saint Lambert, me disait-on là bas tu verras on est « libre » Effectivement, il n'y a pas de murs autour de la propriété. L'éducateur qui m'accueille, sourit, il plaisante, il est gentil, il s'appelle Serge, « ici c'est tu » ; pas de chef, on est tous ensemble !

Il me fait visiter les chambres, la maison toute entière, mais je ne vois rien, je suis étourdi par cette nouvelle vie qui commence avec un sourire de la liberté.

Mon premier contact avec Vers la Vie, ce fut cette double surprise de me sentir enfin en dehors des murs et de rencontrer dans ce nouveau centre des femmes, de belles femmes ! Mon premier contact avec les pensionnaires fut assez abrupt, direct et un peu inquiétant. Un « grand » vient gentiment me saluer et tout de go il me demande si je n'ai pas un peu d'argent à lui prêter ; monsieur Walter m'a donné un billet juste au moment de partir, premier et dernier cadeau de ce prof si dur mais qui a tant fait pour moi, à coups de claques, de regards assassins, j'ai appris des règles de grammaire et les accords du participe passé avec les auxiliaires être et avoir ; ce billet froissé dans ma poche va aller dans la main de ce nouveau copain qui va vite m'oublier, première leçon de vie !

Bientôt nous devons partir en camp de vacances sur le Bassin d'Arcachon à Cassy les Bains ! À peine arrivé je pars déjà en vacances !

Il y a plein d'éducateurs qui habitent sur place, ils sont toujours là, ils vivent avec nous et leur famille.

Il y a Serge, Tonio, Robert, George, Marco, Jean Jacques, Tonton, Raton, Colchique, Michel ; et puis des femmes, les lingères, Cécile et Eliane, la cuisinière, l'infirmière Lucile, et puis le directeur, le Vieux.

Tout le monde se dit bonjour, on s'embrasse même !

Vers la vie commence par une fête, des éclats de rires, de la bonne humeur et quelques avatars liés aux contraintes de l'adaptation et de l'intégration à un groupe de 40 jeunes âgés de 14 à 18 ans.

Les règles de la vie communautaire sont souples et fermes à la fois. On nous laisse tranquille si on fait son boulot, son ménage ; si on tient sa place en vertu des contraintes de la vie de groupe.

Vers la Vie ça me donne vraiment envie de vivre, de sortir de mon trou de souffrance et d'aigreur.

En quelques semaines je suis dans la place et à ma place. J'ai des copains, j'aime déjà beaucoup d'éducateurs et surtout « papa Lambeau » qui est génial, bizarre, gentil et qui dessine merveilleusement. Ici les règles de vie, les rappels, les informations passent beaucoup sous la forme de dessins humoristiques et flamboyants effectués par lui.

Vers la Vie c'est un lieu de parole, d'échange, de négociation, d'amitié, d'amour.

Les Adultes sont comme nous-mêmes soudés, cohérents.

Quelques mois plus loin je suis toujours dans cet étonnement que nous sommes considérés, comme des enfants d'une grande famille.

J'ai conservé de ma petite enfance une grande fragilité physique et à chaque hiver je suis affecté par d'affreuses angines qui me clouent au lit pour une semaine. Lucile, la femme du Vieux et infirmière occasionnelle me fait d'horribles injections d'extenciline, dont j'ai la frousse des jours avant leur échéance. Ces angines à répétition, toujours mal placées me donnèrent par l'entremise de Tonio mon premier sobriquet affectueux de « crevard ».

Je découvre les ateliers, la mécanique, l'horticulture avec Denis et Christian, l'atelier de Tonio où je vais passer de longs moments à faire bien peu de choses mais à proximité de cet homme qui est un autre papa, moins gâteau que Serge mais d'une présence énorme, à la fois inquiétante et rassurante. L'atelier où il ne fallait pas prononcer certaines paroles qui risquaient de déclencher les réprobations tonitruantes de ce cher Tonio que nous aimions voir en colère... mais de loin !

Ce qui 'étonnait dans cette grande famille tumultueuse, c'était la polyvalence des adultes où tel éducateur devenait à certaines heures, prof de géologie, de Français, de science, de sport, d'atelier.... Ce qui nous plaçait dans une continuité relationnelle qui satisfaisait nos besoins affectifs énormes.

Richard

--ooOoo--

Poissy le 13 mars 2008

Très chers Cécile et Tonio

Depuis cette chaleureuse après midi passé en votre compagnie, je ne cesse de me torturer pour vous écrire. Tellement de choses à dire et ne pas savoir par quel bout attraper la bête. En l'espace de quelques heures vous avez fait revivre toute mon adolescence que je pensais profondément enfouie au fond de ma mémoire.

Vous avez fait resurgir une énorme partie de ce qui m'a forgé, fait de moi ce que je suis aujourd'hui, un type qui n'a pas peur de ce qu'il voit dans son miroir, fier de son passé et de tout ceux qui l'ont aidé à se tenir debout.

Depuis nos retrouvailles, mes pensées errent régulièrement sur cette époque, ce vent de liberté, de découvertes, d'amitiés profondes, de respect, qui faisaient de St Lambert un petit paradis pour les paumés que nous étions à cet âge là.

Après St Lambert, j'ai eu une existence plus que tumultueuse, tant affective que professionnelle. Marié et divorcé en moins de cinq ans, des aventures en veux-tu en voilà. Quant au boulot, j'ai occupé pas moins de 37 emplois différents dans des tas de branches n'ayant aucun rapport les unes avec les autres.

À quarante ans je me plaisais à dire que je trouvais mon équilibre dans mon instabilité (toujours la fuite !).

Et puis il y a eu Claire, et puis il y a eu les livres, et puis j'ai enfin réussi à me calmer et enfin trouvé un équilibre. De chien fou, je suis passé à vieux toutou.

Ce qui n'a pas changé, ce sont les principes aujourd'hui profondément ancrés semés au fil de mon enfance par mes grands-parents et parents, puis par les Sainlambériens : Le sens du partage, la droiture, l'honnêteté, l'humanisme, le civisme mais aussi la pugnacité et la combativité, l'amitié et la fidélité qui sont indissociables, toutes ces valeurs que vous avez réussi à nous faire comprendre, assimiler et appliquer.

Je vous en serais jamais assez reconnaissant.

Je vous embrasse affectueusement vous deux.

B.T.

--ooOoo

Remerciements

Georgette, Sylviane, Mano, Valérie, Audrey, Michel

Chevreuse, septembre 2014